

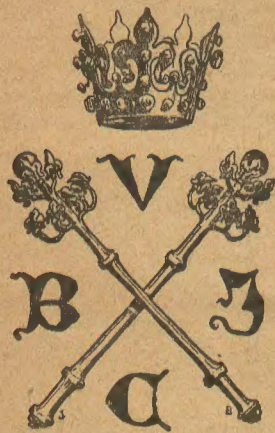


7232

I

Mon. St. B.

P



7232



269

31743

36 M.

$\frac{552}{10, m-}$

Pedag. pols  
1621.

6/-

1843. M. 48.

par le Roi  
de Pologne  
Stanislas Duc de  
Lorraine et de Bar.

*Les origines de Stanislas.*

ENTRETIEN  
D'UN  
EUROPÉAN  
AVEC  
UN INSULAIRE  
DU ROYAUME  
DE DUMOCALA.

Par le R. D. P. D. D. L. E. D. B.

NOUVELLE EDITION,

A laquelle on a joint les Extraits  
& les Jugemens qui ont paru  
dans quelques Journaux.



M D C C L I V.





## A V I S DE L'ÉDITEUR.

**J**E n'ai garde de m'attribuer  
l'Ouvrage que je donne ici au  
Public. A quelques termes près,  
déjà surannés, je l'ai copié mot  
pour mot d'un manuscrit trouvé  
dans la Bibliothèque d'une des  
plus riches Abbayes d'Allemagne.

Ce manuscrit est de l'an 1630.  
j'en eus à peine parcouru quel-  
ques pages, que je fus étonné de  
voir tant de raison & de bon sens  
parmi des Peuples que j'eusse crus  
barbares, à cause seulement de

*l'intervalle immense qui les sépare d'avec nous.*

*Rien n'est plus capable d'humilier notre orgueil, que les grands principes de gouvernement qu'ils se sont faits, & qui doivent les rendre naturellement les plus heureux des hommes. On apperçoit chez eux une sagesse sans ostentation, une sujétion sans contrainte, de l'opulence sans faste, de la probité sans faiblesse, & , pour tout dire en un mot, une vertu aussi constante que la prospérité qu'elle fait naître & qu'elle entretient parmi eux.*

*Qu'il est triste que le bonheur du genre humain ne se rencontre qu'en des Pays inconnus, & qui nous sont inaccessibles!*

**ENTRETIEN**



**ENTRETIEN  
D'UN EUROPÉAN  
AVEC  
UN INSULAIRE  
DU ROYAUME  
DE DUMOCALA.**

**J**'AUROIS bien du regret d'avoir entrepris le voyage des Indes, dans lequel j'ai essuyé bien des dangers, si je n'en

**A**



[ 2 ]

avois rapporté une satisfaction qui peut seule me dédommager de toutes mes peines. Elle consiste dans des connoissances utiles, & qui peuvent être aussi agréables au Public, qu'elles me l'ont été à moi-même.

Je laisse à d'autres Voyageurs marins l'usage ordinaire de raconter les aventures d'une longue & pénible navigation ; il me suffit de dire, qu'ayant été surpris à la hauteur de cinquante-deux degrés, quatorze minutes de latitude australe, par un vent sud-est si violent, que nous ne pûmes jamais nous remettre sur la

[ 3 ]

route ; notre vaisseau fut jetté sur des côtes inconnues jusqu'alors à tous nos Mariniers. Ayant touché contre un rocher, ce vaisseau s'ouvrit de toutes parts, &, selon toute apparence, je fus le seul qui eut le bonheur d'échapper au naufrage. Après avoir long-tems lutté contre les flots, je gagnai heureusement la terre. Sans beaucoup me reposer, j'avancai dans le Pays. Découvrant peu après un Village assez bien bâti, je m'y rendis, dans l'espérance d'y trouver du secours. Je vis bien-tôt les habitans, rassemblés autour de moi, examiner avec

A ij

[4]

étonnement mon air & ma figure. Leur extrême attention me fit comprendre que leur Isle étoit naturellement inaccessible aux étrangers. Ils me questionnoient tous ensemble. Je ne pouvois leur répondre que par des signes, que le besoin où j'étois rendoit bien éloquens. Ils suffisoient du moins pour leur faire entendre que je venois d'un Pays fort éloigné, que j'avois fait naufrage, & que je leur demandois du secours & la grace de me recevoir. Ils me parurent touchés de mon malheur; &, pendant qu'avec un air de compassion & de bonté ils sem-

[5]

bloient s'exhorter mutuellement à me rendre service, le plus considérable de la troupe s'avança, me prit par la main, & me mena dans sa maison, où je fus traité avec toute sorte d'humanité, rien ne me manquant de tout ce qui pouvoit contribuer à rétablir ma santé & à me délasser de mes fatigues.

J'y restai un mois. Le Village étoit dans une exposition agréable; l'air en étoit pur & serain; j'y remarquai avec plaisir une police des plus exactes, & à voir l'union qui regnoit parmi ses habitans, je les aurois cru tous de la même famille.

A iij



Deux choses sur-tout me surprirent & m'édifièrent en même tems ; c'étoient deux bâtimens , dont l'un servoit de magasin à bled. On le remplissoit tous les ans de la récolte d'un terrain destiné uniquement à cet usage. Ce terrain appartenoit à la Communauté ; elle étoit obligée de le cultiver avec soin ; & l'on ne touchoit au magasin que dans le cas d'une extrême disette. Alors on partageoit ce précieux dépôt, suivant le besoin actuel de chaque famille. L'autre bâtiment étoit un Hôpital entretenu aux frais de chaque habitant. Il ne servoit que

pour les Pauvres du lieu ; lorsqu'on les sçavoit hors d'état de gagner leur vie par le travail , ou de se procurer la santé dans leurs maladies.

J'admirai ces deux établissemens ; l'un préservoit de la famine, l'autre empêchoit la mendicité , & par conséquent le libertinage & la fainéantise. Ils coûtoient peu à la Communauté , & les avantages qui en revenoient compensoient au-delà ce qu'elle devoit fournir tous les ans , à proportion des biens & des facultés de chacun de ceux dont elle étoit composée.

J'étois devenu dans ce Pays un objet si extraordinaire, que l'ordre vint de me conduire à la Capitale où le Roi faisoit sa résidence. Je vis dans toute ma route des terres bien cultivées ; un air d'abondance regnoit en tous lieux ; la joye & la sérénité étoient peintes sur tous les visages. Je remarquois par tout de la franchise & de l'humanité ; & en général un ordre & un arrangement qui déceloient la sagesse d'un gouvernement éclairé & toujours constant dans ses maximes.

Après un voyage de trois semaines, j'arrivai à la Ca-

pitale ; c'étoit une Ville immense, dont les rues étoient propres, larges & bien percées ; l'air y paroissoit aussi sain qu'à la campagne ; les maisons des particuliers étoient commodément bâties ; aucune n'avoit ces dehors superbes que l'orgueil des richesses affecte parmi nous, & qui ne servent qu'à exciter l'indignation ou la jalousie. La pompe & la magnificence étoient réservées pour les édifices publics, qui dans un goût d'Architecture, différent du nôtre, & peut-être plus simple & plus noble en même tems, marquoient la grandeur du



génie qui les avoit entrepris.

L'un de ces édifices avoit été construit pour servir d'Ecole ou d'Académie aux jeunes gens du Pays, de quelque condition qu'ils fussent. Des Maîtres dans toutes sortes d'Arts & de Sciences y étoient entretenus; & ceux des Ecoliers qui n'avoient pas les moyens de fournir à leur pension, y étoient élevés avec autant de soin que ceux qui étoient en état d'y satisfaire. Cette pension néanmoins étoit si modique, qu'il étoit peu de familles qui ne pussent la payer. Dans cette Ecole on n'enseignoit point

de Langues étrangères; on n'y cultivoit que les Sciences & les Arts qui pouvoient être utiles à l'Etat; aussi n'en sortoit-il que des Citoyens capables de le servir avec honneur, des Artistes parfaitement instruits dans la profession qu'ils avoient embrassée. On ne voyoit dans le Royaume, ni de personnes incapables d'exercer leurs emplois ou leurs métiers, ni des gens inutiles à la société par leur inaction & leur indolence. L'habitude au travail le faisoit aimer; & comme chacun n'avoit été élevé que dans le talent qui lui étoit propre,

il n'en étoit point qui ne l'exerçât avec plaisir. La vocation aux emplois ne dépendoit point de la volonté des Parens ; c'étoit le goût qui en décidoit : Et que ne peut point le goût quand c'est la nature qui le donne ?

Un autre de ces bâtimens publics étoit une espèce d'Hôpital , où ceux qui avoient servi l'Etat, soit dans le Militaire ou dans le Civil, & à qui le grand âge ne permettoit plus une application suivie , étoient non-seulement entretenus aux dépens du Roi, mais récompensés par des pensions proportionnées à leur mérite. Leurs

besoins étoient une preuve de leur desintéressement, & ajoutoit à l'obligation où l'on étoit de reconnoître leurs services.

Le troisième jour de mon arrivée on me présenta à un homme vénérable ; il me parut une espèce de Brachmane, qui joignoit à l'étude & à l'administration des Loix des fonctions Sacerdotales. J'aperçus en lui une extrême envie de s'expliquer avec moi ; il me fit un accueil affable, & prononçant des mots que je n'entendois point, & qu'on eût dû qu'il essayoit de me faire entendre, il me remit entre



les mains d'un de ses Officiers, en lui recommandant d'avoir soin de moi, & de s'appliquer au plutôt à m'enseigner leur idiôme. La manière dont cet Officier s'y prit, eut des succès plus prompts qu'il ne l'espéroit; mais il faut tout dire aussi. Il n'est point de Langue plus aisée que celle de ces Peuples; outre qu'elle est simple & sans ornement elle a peu de mots, & ces mots ne varient point par des inflexions ou des terminaisons différentes. Je la scus passablement au bout de trois mois; du moins fus-je dès lors en état de m'expliquer

avec le Brachmane, & de comprendre à peu près ce qu'il voudroit m'apprendre du sort qui m'attendoit dans son Pays.

Après bien des civilités, dont le détail seroit fort inutile, la première question qu'il me fit, fut, si depuis que je lui avois été présenté, j'avois fait quelque observation sur leur gouvernement & sur leurs usages. Je lui dis que j'avois été si occupé, suivant ses ordres, à l'étude de la Langue, qu'il ne m'étoit pas possible de répondre à ce qu'il me demandoit.

Puisque cela est ainsi, re-

[16]

prit-il, je veux avoir le plaisir de vous instruire moi-même ; je vais commencer par vous mener au Temple où nous adorons le Dieu Créateur du Ciel & de la Terre. A ces mots, je compris que je n'étois point dans un Pays idolâtre, & je ne pus m'empêcher d'en marquer une espèce d'étonnement, qui parut offenser le Brachmane ; il m'en demanda le sujet : Le voici, lui dis-je tout naturellement : C'est que je ne puis m'imaginer ce qui a pu donner la connoissance du vrai Dieu à une Nation comme la vôtre, que je vois séparée de toutes

[17]

celles où il s'est plu à se manifester. Quoi donc, repartit le Brachmane, pour connoître ce Souverain Maître, ne suffit-il pas d'avoir de la raison & du bon sens ?

Nous entrâmes dans le Temple. Tout y étoit grand & majestueux, & les ornemens les plus simples y servoient à marquer quelque attribut de la Divinité. Le Brachmane saisi d'un respect que je partageois avec lui, me dit, après quelques momens de recueillement & de silence : Le lieu que vous voyez est celui où nous venons tous les jours rendre nos hommages à la Divinité,



suivant le culte que nous  
preferit la Religion de nos  
Peres.

Il se préparoit à me détailler ce culte, lorsque l'interrompant avec une vivacité de zèle qu'on jugera sans doute indiscret, je lui dis : Qu'il ne lui manquoit que de connoître la seule façon dont Dieu veut être honoré par ses Créatures. S'il en est une autre, reprit-il, qui soit la seule véritable, je suis prêt à l'adopter ; mais qui pourra m'en garantir la certitude ?

Il n'y a pas bien long-tems, continua-t-il, qu'un des Sacrificateurs de votre Loi, je

ne sçais par quel moyen, pénétra dans notre Isle pour y prêcher & enseigner les Rits que vous professez. La singularité du spectacle rendit nos Peuples attentifs à ses discours, quoiqu'ils les comprissent à peine. Cet homme, toujours suivi d'une foule de curieux, qu'il prenoit peut-être pour autant de Sectateurs de sa doctrine, parcourut notre Pays avec liberté, jusqu'au moment que parvenu dans un de nos cantons, occupé par des Sauvages, il fut massacré cruellement.

Je fus fâché de n'avoir pas eu l'occasion de m'entret-

nir avec lui ; tout ce que j'ai pu sçavoir de ses dogmes , ce n'a été que par le récit de ceux qui l'avoient écouté. S'il faut en croire à leur rapport , votre Religion a de quoi frapper par l'antiquité de son origine , que vous faites remonter jusqu'à la création du monde , par la suite & la continuité de ses progrès , par la pureté , par la rigueur , par l'utilité , par la nécessité même de sa morale. Mais que penser des mystères qu'elle renferme ? Ne pouvant les comprendre ni m'assurer de leur vérité , autrement que sur la foi d'un inconnu , qui

vraisemblablement ne les comprenoit pas lui-même , je cessai de les examiner , & crus devoir m'en tenir à ma Religion , qui ne m'offre rien que je ne puisse entendre , & rien en même tems qu'il ne me soit possible de pratiquer.

Une ouverture de cœur si naïve sur la dignité de ma Religion , m'inspira un désir extrême d'étendre plus loin les connoissances du Brachmane ; mais , peu fait à dogmatiser & aussi peu connu de lui que le Missionnaire dont il m'avoit parlé , je crus devoir renoncer à lui inculquer des vérités que



Dieu seul pouvoit lui persuader par l'efficace de sa grace.

Je me défistai d'autant plus aisément de mon dessein, que je ne vis rien dans ses sentimens qui fût contraire aux nôtres. Il ne suivoit que la raison ; & par un rapport, que peu de gens reconnoissent, la raison elle seule lui avoit appris la plûpart des grandes vérités que la Foi nous enseigne.

C'est la raison, me disoit-il, qui m'a fait comprendre que l'Univers n'ayant pu se former de lui-même, il n'y a qu'un Dieu qui l'ait pu tirer du néant, & lui donner

l'ordre & l'arrangement avec le mouvement & la vie. Créature de ce Dieu, je reconnois son Empire, & j'étudie ses volontés ; sa Providence m'est une preuve de sa sagesse, & sa sagesse un engagement à la sainteté. Je sens que pour lui plaire je dois éviter le vice & pratiquer la vertu ; que sa justice doit récompenser le bien & punir le mal, & qu'Eternel comme il est, ses récompenses ou ses châtimens doivent durer autant que lui-même.

Cette Eternité qui m'attend, je la crois fondée sur l'immortalité de mon ame, sortie des mains de Dieu pour

animer mon corps ; je sens qu'elle ne sçauroit périr avec le corps qu'elle anime. Ce qui sert à me convaincre de cette vérité, ajouta-t-il, c'est que le corps peut être mutilé sans que l'ame éprouvè aucune diminution dans sa substance. Invulnérable & toujours entière, elle survit aux démembremens de la matiere qui l'enveloppe, & dont elle diffère essentiellement par sa spiritualité.

Cet argument qui ne passeroit pas pour bien convainquant dans nos Ecoles, suffisoit pour lui prouver ce que tant de Philosophes ont osé nier ; ainsi je vis avec plaisir  
que

que la force ou l'étendue de génie nuit plus qu'elle ne sert à faire sentir des vérités, que la raison sçait persuader par les argumens les plus naïfs & les plus simples.

Le Brachmane, plein de l'idée qui l'occupoit, ne tarissoit point sur la grandeur & l'excellence des attributs du premier Etre. Il reconnoissoit son existence dans les moindres productions ; c'est un Etre, me disoit-il, dont le tems ne sçauroit mesurer la durée, dont la plus vaste étendue ne peut renfermer l'immensité, dont aucun esprit ne sera jamais capable de concevoir la



puissance. Ouvrages de ses mains , nous lui devons notre amour & nous ne pouvons mieux le lui témoigner qu'en nous aimant mutuellement les uns les autres. C'est-là le grand precepte de notre Loi ; & c'est aussi ce qui fait que l'union & la paix regnent dans nos Etats ; & que nos Souverains, les plus puissans & les plus distingués de nos freres, nous traitent avec autant de bonté que nous avons de confiance en la pureté des motifs qui les engagent à nous commander en Maîtres.

L'idée que le Brachmane me rappelloit de cet amour

du prochain, qui fait l'essence de notre Evangile, me porta à lui dire sur le champ, que ses principes de Religion ne différoient presque point des nôtres. Si cela est ainsi , me dit-il, d'où viennent donc parmi vous les révoltes des Peuples contre leurs Souverains , le peu d'égards des Souverains pour leurs Peuples ; d'où viennent les dissensions qui vous divisent , les procès qui vous désolent , les meurtres , les assassinats, les carnages, qui sont les traits les plus frappans de vos histoires , comme s'il importoit à votre gloire d'en transmettre le souvenir à la Postérité ?

[ 28 ]

Ne foyez point surpris ; continua-t-il , de me voir si bien instruit de vos mœurs & de vos usages. Dans ma jeunesse il me tomba entre les mains un de vos Livres , que je fis traduire par un Esclave Européan , qu'un événement pareil au vôtre avoit amené en ce pays. Ce Livre étoit une de vos Histoires générales ; où étoient rapportés les établissemens , les révolutions , la décadence , les loix , les coutumes , les diverses religions de vos Etats. Je voulois m'instruire , je le lus avec avidité ; & bientôt après j'en fis rapport au Roi mon Maître , qui m'or-

[ 29 ]

donna d'en faire un extrait. Les principes de gouvernement qu'il y trouva lui déplurent presque tous ; mais comme un heureux génie sçait profiter du mal même , il ne laissa pas d'y puiser des projets utiles , qu'il a depuis exécutés dans ses Etats. Pour moi , j'avouerai naturellement que peu s'en fallut que ce Livre ne pervertît en moi tous les sentimens dans lesquels j'avois été élevé & que j'ai le bonheur de conserver encore. J'y vis de grandes maximes de Religion , mais qui n'influoient ni dans le gouvernement des Royaumes , ni dans la conduite des

B iij



Sujets, à moins que les Princes & les particuliers n'en eussent besoin, les uns pour colorer leurs injustices, les autres pour déguiser la corruption de leurs mœurs.

Quel contraste, me disois-je, entre ces Pays & le nôtre ! Ici la Religion est le plus ferme appui de l'autorité Souveraine ; c'est par elle que nos Rois s'estimant l'image de la Divinité, se font un devoir de punir le crime, de protéger l'innocence, de récompenser la vertu ; & que chacun de nous, voyant leur pouvoir émané de Dieu même, se fait une gloire de leur obéir,

jusqu'à sacrifier sa vie & ses biens dans les occasions mêmes où il ne s'agit que de l'honneur de leur personne.

C'est par la Religion que s'est établie dans nos Etats cette harmonie heureuse, qui fait que la Jurisdiction temporelle est toujours prête à soutenir les droits de la Jurisdiction spirituelle ; & que celle-ci, bien loin de rien empiéter sur l'autre, s'applique à la maintenir dans toutes les prérogatives & tous les honneurs qui lui sont dûs. Ces deux états, quoique séparés, s'aident & se respectent mutuellement. Nul d'eux ne souffre aucune

irrégularité dans les mœurs ; aucune nouveauté dans les dogmes ; & tous les deux concourent à l'envi à prévenir les schismes que le libertinage , source ordinaire de l'impiété , pourroit faire éclore au mépris de la croyance commune.

Qu'aurois-je répondu à des reproches si vrais , & qu'on ne me faisoit sentir , que par une opposition que je m'apercevois n'être que trop réelle ?

J'affurai le Brachmane que j'étois édifié de ses sentimens , & lui remontrai seulement , que telle étoit notre Religion , que ni l'incrédulité , ni le libertinage n'a-

voient jamais pû en altérer la vérité. Je lui montrai qu'elle subsistoit dans toute sa pureté depuis le commencement des siècles ; que nos Souverains se faisoient un devoir de la défendre , & tous les gens de bien de l'observer. Vous pourriez , lui dis-je , en juger vous-même , s'il y avoit quelque communication de votre Païs avec le nôtre.

A Dieu ne plaise , me dit le Brachmane en m'interrompant , que j'aille si loin pour m'éclaircir de ce que vous dites. Aucun de nous ne quitte son Païs , non pas



[ 34 ]

même par l'amour du gain, qui vous fait parcourir les Mers les plus dangereuses. Nos Peuples s'estimans assez riches du produit de leurs terres & du fruit de leur travail, restent tranquillement attachés où la Providence les a fait naître; & s'ils commercent, ce n'est qu'avec les autres Peuples de notre Continent, pour les besoins mutuels que nous avons les uns des autres.

Deux raisons surtout nous empêchent de nous étendre au-delà; la première, c'est que les peines que vous vous donnez pour acquérir des richesses, qui vous faisant

[ 35 ]

vivre dans l'abondance puissent en même tems, par des charges brillantes, vous mettre au-dessus de vos Concitoyens; ces peines nous deshonoreront & nous feroient même inutiles. On estime plus chez nous un Manant avec du mérite que tout autre homme, quel qu'il puisse être, qui n'a ni talens ni vertus. Ainsi toute notre ambition, c'est d'être, chacun dans notre état, ce que nous devons être. Nul éclat étranger ne nous frappe. Nous cherchons l'homme dans le fond de son cœur; & nous n'en jugeons ni par des richesses ni par des dignités,

B vj

qui par elles-mêmes incapables d'épurer les sentimens , ne servent d'ordinaire qu'à les corrompre.

Une autre raison , ajoutait-il , nous retient chez nous ; c'est la situation de notre Isle. Environnée d'écueils de toutes parts , il nous est aussi difficile d'en sortir , qu'il l'est aux étrangers d'y prendre terre. Peut-être sans cela , moins sages & plus ambitieux que nous ne sommes , & livrés , comme vous , à la folle ardeur de nous enrichir , nous irions affronter les mers , & chargés de trésors dont nous pourrions nous passer , nous rapporterions

dans nos climats tous les maux qu'enfante parmi vous l'amour des richesses.

Il est vrai , lui dis-je , que nos mœurs moins simples & moins pures que les vôtres , ne sont pas tout-à-fait exemptes du blâme que vous leur donnez ; mais vous devez sçavoir aussi , que c'est par les défauts mêmes que vous nous reprochez , que nos Royaumes fleurissent , & qu'ils se soutiennent dans un haut degré d'opulence & de grandeur.

Je connois vos Royaumes , répliqua le Brachmane , & je n'ignore point vos prospérités , s'il faut appeller ainsi



le vain éclat qui vous fait juger vos Etats si supérieurs au nôtre. Je me rappelle à présent bien des détails que j'aurois crus éteints dans ma mémoire, & que je dois au livre de l'Histoire universelle, dont je vous ai parlé. Vos Gouvernemens sont de deux sortes, les uns Monarchiques, les autres Républicains.

Dans ceux-ci regne la liberté, espèce d'Idole semblable à ces figures inanimées qu'adorent nos Sauvages, & qui n'ont pas le pouvoir de les rendre heureux. Il n'est pas possible en effet que dans un Etat où personne ne peut

être forcé d'obéir, chacun ne s'arroe le droit de commander. Et quel ordre peut regner dans cette confusion de pouvoirs, dont aucun ne peut se soutenir, s'il ne contraint à céder tous ceux qui le combattent ? Quelle uniformité de vuës & de sentimens pourra-t-on espérer dans une Nation, où chacun se fait un mérite de l'indépendance, & où cette indépendance, toujours impunie, ne fait valoir la raison que par orgueil, quand elle fait tant que de la défendre, & ne peut supporter qu'on la défende, quand on veut la forcer à l'adopter ?

De pareils inconvéniens ne se trouvent point dans l'Etat Monarchique. Je le crois plus propre à contenir l'impérieuse vanité des hommes, & bien plus capable de fixer leur inconstance & leur légèreté. C'est proprement dans un pareil Etat qu'on jouit tranquillement & sûrement de cette précieuse liberté, qui, dans ceux dont je viens de parler, n'est qu'une source de révolutions malheureuses. Cette liberté se fait sentir surtout sous un Prince qui est persuadé que sa gloire & son bonheur ne dépendent que de ses vertus & de l'amour de ses Peuples.

Tel est celui qui nous gouverne, ajouta le Brachmane. Comme il ne distingue point ses intérêts d'avec les nôtres, il voudroit aussi que tous ses biens fussent à nous. Il croit n'en jouir que lorsqu'il les donne ; & il en jouit en effet par notre reconnoissance, toujours prête à faire remonter dans ses mains ce qu'elles ont répandu dans les nôtres.

Cet exemple est rare parmi vous, continua le Brachmane. Le grand objet de la plupart de vos Rois est d'écraser leurs Sujets, pour s'en faire de nouveaux au-delà de leur Empire. Malheur aux Princes leurs voi-



fins, qu'ils connoissent moins forts qu'ils ne le sont eux-mêmes; & comment...

Ce portrait hideux me revolta si fort, que je ne craignis point de l'interrompre. Je voulus défendre la gloire de nos Souverains. Il en est, lui dis-je, qui pleins de valeur ne font pourtant la guerre que pour réduire leurs ennemis à la paix, & qui toujours constans dans ce dessein, ne cessent de leur offrir la paix au milieu même de leurs triomphes. Dans leurs Conseils ils n'écoutent ni leur ressentiment, ni leur ambition, ni leurs forces, ni leur pouvoir, ni

leur gloire même. Ils n'y ont en vûe que le bien de leurs Sujets & l'intérêt de leur Couronne, que leurs Sujets eux-mêmes préfèrent souvent à leur propre bien. Amis de ces Sujets, ils les regardent plutôt comme des soutiens de leur puissance, que comme des hommes soumis à leurs loix. Leurs loix elles-mêmes sont les anciennes loix de l'Etat, ou fondées sur les premières loix de la Monarchie, dont ils ne peuvent ni ne veulent jamais s'écarter.

Je ne dis point, ajoutai-je, qu'il n'y ait dans nos contrées de mauvais Souverains,

& que dans celles mêmes où regnent les meilleurs Princes, il n'arrive des cas où la politique les force à s'écarter de leur devoir, & souvent même à permettre un mal dans l'espérance d'un bien qu'on peut s'en promettre.

C'est-là où je vous attends, repartit vivement le Brachmane. Je n'ignore pas à quel point vous êtes tous épris de ce que vous appelez *Politique*. C'est votre grande science ; c'est l'unique ressort de vos actions, & le mobile surtout de votre ambition & de votre avarice. Quiconque n'a point de mérite parmi vous, doit être tenté d'y avoir re-

cours, ou pour s'ouvrir un chemin aux honneurs, ou pour s'en frayer un à la fortune. Ainsi vous vous êtes fait un art de ne jamais paroître tels que vous êtes, pour séduire ceux qui auroient intérêt de vous approfondir. Tel honnête homme même dans vos climats, prendra le parti de démentir ses sentimens de probité, pour complaire aux passions d'un homme sans honneur qui peut lui procurer quelque avantage.

Ce n'est que par des voyes obliques que vous allez à vos fins ; aucun de vous ne marche à découvert, s'il ne veut



s'exposer à se perdre. Mais en bannissant la bonne foi de vos sociétés, vous en avez anéanti la douceur & la confiance; & tel est votre malheur que vous ne pouvez plus distinguer le vice ni la vertu, la vérité ni le mensonge, & que la suspicion où vous êtes sans cesse que chacun cherche à tromper, achevé d'anéantir parmi vous jusqu'aux moindres restes de candeur & de franchise.

Ce mal affreux qui s'est glissé dans vos sociétés, & que vous fomentez, lors même que vous en déplorez les suites, je le vois répandu parmi vos Souverains; ils

s'imaginent tous devoir apprendre à diffimuler, pour sçavoir regner avec plus d'éclat & de gloire.

Je vis bien que mon Brachmane, en me parlant ainsi, n'étoit rien moins que politique, & je lui souhaitai en moi-même un peu moins de cette simplicité de mœurs & de cette naïveté, dont il s'imaginait qu'il ne restait plus de traces dans nos contrées.

Je suis surpris, lui dis-je, qu'ayant lû nos histoires, vous n'y ayiez point remarqué de ces traits merveilleux, qui ont souvent étonné l'Univers, de ces événemens soudains & imprévus, de

ces bouleversemens d'Etats ; qui ménagés long-tems dans le silence , ont dévoilé tout d'un coup la vaste & profonde Politique qui en avoit conçu le dessein. Permettez-moi, lui repliquai-je encore, de vous faire remarquer que vous ne distinguez pas assez la prudence de la ruse , la sincérité de l'indiscrétion , la réserve de la fourberie , l'adresse de la fausseté, l'habileté de l'artifice.

Je ne connois rien à toutes ces distinctions , repartit le Brachmane ; les vertus & les vices ne me paroissent pas si près les uns des autres qu'on puisse les confondre aisément ;

ment ; & c'est peut-être vous-mêmes qui les confondez en voulant marquer si précisément les bornes qui les séparent. Le peu d'intervale que vous montrez des uns aux autres , me fait voir du moins combien on risque de le franchir par la facilité qu'on y trouve.

Quoiqu'il en soit , me dit-il encore, pourriez-vous bien me définir plus particulièrement cette Politique à laquelle vous prodiguez tant d'éloges , & qui vous paroît le seul mobile des plus grands événemens ? Mais comment donner une idée juste d'une chose qu'on ne peut saisir ,



lors même qu'on s'étudie le plus à la connoître, & qui formée dans le silence & le secret, ne feroit plus ce qu'elle est, du moment qu'elle viendrait à se produire. Cette Politique, d'ailleurs si peu conforme aux maximes de votre Religion, a-t-elle des règles sûres, des principes certains, des loix invariables? Ne change-t-elle pas selon les tems, les lieux, les circonstances? N'est-elle point sujette à se tromper? Et ne dépend-elle pas beaucoup moins du génie qui la conduit, que du hazard qui trop souvent s'oppose à ses efforts, & renverse en un

moment toutes les manœuvres?

A mon avis, continua le Brachmane ( & mon sentiment est sans doute celui de tous les sages de la terre ) à mon avis, la meilleure Politique dans le gouvernement des Etats, ainsi que dans la conduite de la vie, est celle de n'en avoir aucune, & de ne se servir en tout ce que l'on fait que des moyens que le bon sens prescrit & que la raison autorise.

Entre cette Politique & la vôtre il y a précisément la même différence qu'entre le bon esprit & le bel esprit; celui-ci, plus brillant que

[52]

folide, dédaigne de marcher dans les routes communes, & s'égare d'ordinaire dans celles qu'il se fait. Celui-là, dans un chemin plus battu, le suit uniment, & ne perdant jamais de vûe le terme où il doit arriver, cherche seulement à écarter de ses pas tout ce qui pourroit l'empêcher d'y parvenir.

Telle est la Politique que je fonde uniquement sur la prudence & sur la droiture; c'est à la prudence à connoître, à prévoir ce qui peut faire échouer ou réussir un projet utile; & c'est à la droiture à ne le former que sur ce qui est juste & dans les

[53]

régles les plus exactes de l'équité.

De cette façon, ma Politique n'exige ni les ténébres dont la vôtre s'enveloppe, ni les faux-fuyans, ni les prestiges que vous lui supposez pour réussir. Infiniment plus aisée, elle n'en est aussi que plus sûre. Ainsi tel homme parvient infailliblement dans le monde, qui cultivant ses talens avec soin, modeste & réglé dans ses mœurs, ami des gens vertueux & leur émule, cherche à servir sa patrie, & sans intrigues ni cabales, n'ambitionne d'autre gloire que celle de la bien servir. Ainsi

C iij

tout Souverain qui sçait se faire respecter de ses ennemis par sa bonne foi plus que par sa valeur & sa puissance, & se faire aimer de ses Sujets, autant par son amour pour la justice que par sa bonté, ne peut manquer de réussir dans tout ce qu'il lui plaira d'entreprendre, sans qu'il ait besoin d'avoir recours à ces manéges obscurs & à ces raffinemens incertains qui sont l'essence & la honte de votre Politique.

Je viens sans y penser ; continua le Brachmane, de vous dévoiler le système de notre gouvernement : ce système a deux objets, l'un au

dehors, l'autre au dedans du Royaume.

A l'égard du premier, nos Souverains, & sur-tout le Prince qui nous gouverne aujourd'hui, se sont toujours appliqués à mériter, par la fidélité la plus exacte à leurs paroles, la confiance de leurs voisins. A cette fidélité qui vient d'une droiture inflexible, ils ont joint un desintéressement des plus parfaits, persuadés qu'on risque ordinairement & qu'on mérite en effet de perdre ce qu'on possède, en voulant injustement acquérir ce que l'on n'a pas.

Quant au second objet,



l'ordre se maintient dans notre Royaume par l'application de nos Souverains à faire plier de force ou de gré sous le joug des loix tous leurs Sujets, quels qu'ils soient, qui veulent s'y soustraire. Au reste, ces loix sont en petit nombre ; & c'est aussi ce qui prouve la bonne constitution de notre Etat. Où les loix ne cessent de croître, il faut que les désordres croissent aussi. Peut-être vos Souverains font-ils tous les jours obligés d'en faire de nouvelles ; si cela est, j'en accuse votre Politique, & j'en fais moins de cas que jamais.

Il faudroit donc, lui dis-

je, selon votre système, qu'un Prince né valeureux passât sa vie dans une obscure lâcheté, & qu'il immolât son agrandissement & sa réputation à de vains égards pour des voisins qu'il rendroit peut-être plus heureux en les soumettant à son Empire.

Je reconnois-là de nouveau votre injuste Politique, me dit le Brachmane. Parce qu'un Souverain aura du courage, devra-t-il ne mesurer son pouvoir que par la force & le succès de ses armes. D'ailleurs, ce courage sur lequel vous fondez les droits, est une passion plutôt qu'une vertu, ou du

moins une qualité si commune dans les armées , & jusques dans les bois parmi les animaux , qu'un Prince peut bien , sans intéresser son honneur , n'en point faire usage.

Mais n'est-ce précisément que dans un champ de bataille qu'il doit le montrer , ce courage ; & ne peut-il l'employer qu'à commettre des injustices ? Tout le monde le croit ainsi , & j'ose dire que tout le monde se trompe. Il est des occasions où il peut l'étaler avec plus de fruit & même avec plus de gloire.

Ne lui en faut-il point pour

résister presque à tout moment aux flatteuses insinuations de ses Courtisans , qui d'ordinaire ne sont jaloux de son estime qu'autant qu'elle peut leur servir à mériter ses faveurs ? Ne lui en faut-il point pour suivre sans relâche un dessein heureusement conçu , pour supporter les chagrins d'une entreprise manquée , pour faire respecter les loix sans offenser sa justice ni déroger à sa bonté , pour ne pas se laisser enivrer au faste de la grandeur , ou , ce qui est peut-être plus mal aisé , pour en soutenir le poids malgré l'habitude qui en dérobe les charmes & n'en

laisse sentir que les peines & les dégoûts.

Quel courage ne faut-il pas pour réprimer ses passions, dans un poste où il est aussi aisé de les satisfaire, que difficile de s'en garantir. Ce sont-là les ennemis qu'un Souverain doit combattre & qu'il lui est plus glorieux de vaincre, que des Peuples, dont ordinairement la défaite est plutôt dûe au hasard des batailles, qu'à la valeur qui s'est flattée de les subjuguier.

Je ne dis pourtant pas, ajouta le Brachmane, qu'un Prince ne doive avoir cette sorte de courage que vous estimez tant; mais il ne doit

s'en servir que lorsque son honneur, le bien de ses Etats & la justice l'exigent; que lorsqu'il est obligé de préférer la guerre, toute douloureuse qu'elle est dans ses succès, aux tranquilles douceurs d'une paix dont le bonheur n'est jamais équivoque.

Il alloit continuer quand je pris la liberté de lui représenter, que l'Isle où nous étions étant isolée, il n'étoit pas étonnant qu'on n'y connût point cette Politique sage & éclairée, dont la principale attention doit être de se garantir de toute attaque de la part des Princes voisins & de profiter de l'occasion de



les surprendre , plutôt que de se mettre aux risques d'en être surpris. Vous vous trompez , reprit-il ; notre Isle est isolée , il est vrai , mais elle est immense ; nous n'en possédons que la principale partie , & nous avons des voisins qui devroient naturellement être d'autant plus jaloux de notre puissance , qu'il n'est aucun d'eux qui puisse l'égaliser ; peu redoutables chacun par eux-mêmes , ils pourroient le devenir par leur union. Mais notre système nous met à l'abri de leurs insultes. Par notre bonne foi nous avons gagné leur confiance , & ils ont

tant de preuves de notre désintéressement , qu'ils nous croient du moins aussi portés à ménager leur repos , qu'ils le devroient être eux-mêmes.

Moins tranquilles entre eux , parce qu'ils se méfient les uns des autres , ils s'attaquent presque toujours ; & leurs guerres sont d'autant plus cruelles , qu'elles deviennent plus opiniâtres par l'égalité de forces qui balance leurs succès.

Il n'est que l'ascendant que nous donne sur eux l'opinion qu'ils ont de notre sagesse , qui puisse mettre fin à leurs malheurs. Ils prennent notre

[64]

Souverain pour arbitre de leurs querelles ; & notre Souverain , d'ailleurs assez puissant pour leur faire accepter la paix , trouve plus de gloire à la leur donner , qu'il n'en auroit à profiter de leur épuisement , pour étendre à leurs dépens les bornes de son Empire.

C'est - là une espèce de Monarchie universelle, d'autant mieux fondée que ceux-là même qu'elle subjugué en effet , sont plus empressés de s'y soumettre que les Peuples qu'ils gouvernent ne le sont d'obéir à leurs loix.

De - là vient aussi , que

[65]

pour la maintenir comme ils le souhaitent , nos troupes sont toujours prêtes à marcher où leurs besoins les appellent ; mais ces troupes , contre l'usage ordinaire de celles de vos Pays , n'étant destinées à faire la guerre que pour la terminer , ne soulèvent point contre nous des Nations qui trouvent leur avantage dans notre supériorité , & qui prêtes à se confédérer pour la détruire , si nous voulions en abuser , cherchent au contraire à la maintenir , parce que réellement nous ne nous occupons qu'à la leur rendre utile.

Comparez donc à présent, ajouta le Brachmane, votre Politique avec la nôtre, & voyez laquelle est plus estimable, plus sûre, plus utile en effet, ou celle qu'on ne peut éviter de suspecter, parce qu'elle n'a jamais de succès qu'autant qu'elle s'applique à ne point paroître, ou celle qui se montrant à découvert, devient parmi les Nations un principe de liaison & d'amitié, plutôt qu'un motif de méfiance & de crainte.

Il est toujours vrai de dire, lui répliquai-je, que si votre Politique vous procure d'un côté de si grands avantages,

elle vous oblige de l'autre à des dépenses que ces mêmes avantages ont bien de la peine à compenser. De quelle charge, en effet, ne doit pas être à vos Peuples l'entretien des troupes que vous vous contentez de donner en spectacle, & qui, presque toujours oisives, ne combattent jamais pour vos propres intérêts ? Rien ne nous est moins onéreux, répartit le Brachmane. Ce qui nous afflige, c'est la nécessité où l'on n'est que trop souvent de les employer : voici cependant quelle est notre économie.

Si nous ne retranchons jamais rien des sommes né-



cessaires à l'entretien de notre Armée, nous diminuons bien souvent le nombre de nos soldats, & c'est dans le tems que la sérénité commence à regner chez les Peuples voisins, & qu'elle paroît durable. Alors nous ne conservons sur pied que la moitié de nos Troupes, & l'autre moitié est renvoyée dans les campagnes, où ses travaux lui tiennent lieu de paye, en attendant qu'on la rappelle aux armes, qu'elle n'a quittées que pour un tems.

Les Officiers qui commandoient ces Troupes sont renvoyés de même, & jouissent de la demie paye, autant

pour leur épargner la honte de déroger à leur profession par la nécessité de vivre, que pour les retenir dans le Service, auquel ils se sont rendus nécessaires par la longue expérience qui les y a formés.

Je ne vous comprends point, lui dis-je; je vois de l'économie d'un côté, & je n'en vois point de l'autre. Vous cessez de donner aux Troupes, & vous ne discontinuez point de fouler vos Sujets. Que devient donc le reste de l'argent que vos soldats consommoient avant leur réforme, & qu'on ne cesse de lever sur vous, comme

aussi nécessaire que si l'Armée subsistoit en entier ? Le laisse-t-on oisif dans le Trésor du Prince , ou le Prince l'employe-t-il à d'autres usages qu'à ceux auxquels il est destiné ?

Ni l'un , ni l'autre , me dit le Brachmane. Cet argent , toujours exactement porté dans la caisse militaire , est remis à des Villes marchandes , qui le faisant circuler dans le commerce , l'employent à leur profit , & en augmentent le fonds par l'intérêt qu'elles en payent. Cet intérêt fixé à trois pour cent , & qui en aucun tems ne hausse ni ne baisse , n'est pas

si fort qu'il puisse absorber le gain de l'industrie qui le paye , ni si foible qu'il ne soit utile aux vues qui le font exiger. Ainsi , tant que la Paix subsiste dans notre Isle , les sommes destinées à la Guerre qui doit l'y rappeler , augmentent insensiblement.

Dans ce cas de Guerre , les divers Capitaux confiés aux Villes qui en répondent , rentrent tout d'un coup dans les coffres d'où ils étoient sortis ; les Légions émancipées reviennent chacune sous leurs Drapeaux , avec les Officiers congédiés qui les y ramènent ; & sans que l'on



soit obligé de lever de nouveaux Régimens , trop foibles à l'égard des vieux corps qu'on a eu soin de conserver ; sans même qu'il soit besoin de mettre de nouvelles contributions sur le Peuple , ou de contracter des dettes toujours onéreuses à l'Etat , nous nous trouvons prêts sur le champ d'en imposer par nos armes à qui que ce soit d'entre les Princes de notre Isle , qui veut troubler le repos de ses voisins.

Voyez donc à présent , continua le Brachmane , si les impôts que nous payons pour l'entretien de nos Troupes , doivent nous être aussi

à

à charge que vous le pensez , & s'il n'est pas vrai que , dans le système de vos Gouvernemens , une année de vos Guerres vous coute plus cher , que ne feroient dix années des nôtres , si nous étions obligés de les continuer si long-tems.

Je vous l'ai déjà dit , & je le répète encore , ajouta-t-il , nous ne prenons point les armes pour conquérir des Places , des Provinces , des Etats ; & vous concevez bien qu'une Guerre est bientôt finie , quand on ne s'y propose d'autre avantage que de la finir au plutôt. Aussi les taxes qu'on exige

D

de nous pour être en état de la faire , une fois payées , on ne nous demande rien de nouveau pour la soutenir ; & ces taxes auxquelles on s'attend tous les ans , & sur lesquelles par conséquent chacun a soin de régler ses autres dépenses , sont en effet si modiques , soit par elles-mêmes , soit par leur exacte proportion avec les facultés des contribuables , soit par les ressources qu'on a d'en augmenter le produit à la faveur du commerce des Villes à qui on les rend en quelque sorte presque aussi-tôt qu'elles les ont fournies , qu'il n'est aucun de nous qui

ne les donne avec joye ; d'autant plus qu'il les regarde comme le gage de son repos & de son bonheur.

Au reste , dit-il encore , pour ne vous laisser rien ignorer de ce qui concerne nos Troupes & nos Armées , je dois vous observer qu'on n'y achete point l'honneur de servir le Prince ; que la faveur n'y donne point les grades , & qu'ils n'y sont accordés qu'à l'ancienneté du Service , qui suppose toujours , sinon l'ardeur & la force d'une jeunesse hardie & bouillante , du moins plus de justesse dans les projets , plus de sang froid dans les

dangers , plus d'habitude à commander , plus de désir de bien faire. De cette sorte on n'entend dans nos Camps ni plaintes , ni murmures : chaque Officier , content du poste qu'il occupe , attend sans inquiétude l'avancement qui ne peut lui manquer ; & jamais il n'est contraint dans des combats singuliers d'exposer sa vie , ou pour faire expier à un autre le bonheur d'une supériorité dont il est jaloux , ou pour se soutenir lui-même contre l'envie de ses semblables dans un grade qui les met au-dessous de lui.

J'ajouterai que nos Troupes répandues dans les di-

verses Provinces , y campent tous les ans , pour les maintenir dans l'exercice des armes ; & que pour ne pas doubler inutilement les emplois , elles n'ont alors , ni en aucun autre tems , d'autres Inspecteurs que les Généraux mêmes qui les commandent , qui , chacun dans leur Département , les connoissent mieux , & qui ont aussi en effet plus d'intérêt de les connoître.

La désertion , si commune dans vos Etats , nous l'évitons par un moyen presque infailible.

Nous donnons à nos Soldats un sol par jour au-delà



de leur paye ordinaire ; mais ce fol, nous le retenons pour en faire une masse, qu'on leur remet à l'expiration de leur engagement, comme une récompense de leur Service. Cet engagement, pour le dire en passant, ne se prolonge jamais au-delà de son terme, & l'on est aussi exact à licentier un Soldat, quel qu'il puisse être, qui a fait son tems, qu'à lui rendre compte du dépôt qu'on lui a réservé, & qu'il a droit d'exiger. Ne croyez pas que ce dépôt périclisse avec lui, s'il vient à périr lui-même. En ce cas, on le remet à sa famille; & cette destination,

toujours immanquable, est encore un motif à nos Soldats de ne pas abandonner les Drapeaux sous lesquels ils sont obligés de combattre.

Pour remplir le nombre de ceux qu'on n'a plus droit d'y retenir s'ils n'y veulent rester d'eux-mêmes (car souvent l'habitude au Service leur en fait une nécessité) on a des recrues toutes prêtes, que nos Provinces sont obligées de fournir, & qui n'en sont que mieux choisies, parce qu'elles ne sont point à la charge des Officiers. Ceux qui les commandent n'ont d'autre peine que de les exercer, d'en fournir les Ré-

gimens auxquels elles sont destinées, & à mesure qu'ils les livrent, d'en exiger d'autres pour les instruire, & les tenir également en réserve pour le besoin. Ces Compagnies, tant qu'elles restent en l'état & sur le pied de Milices, ne font point de Service où elles sont; mais il est rare que pour l'adresse & la valeur on puisse les distinguer des anciens Corps, dès qu'elles y sont incorporées.

Il ne restoit au Brachmane qu'à m'expliquer la Tactique dont on usoit dans son Pays, & que je m'imaginai bien devoir être aussi différente de la nôtre, qu'étoient

différens de nos usages ceux qu'il venoit de me détailler. Mais, soit qu'il ne fût pas versé sur cette matière, soit qu'il crût inutile dans une première entrevûe de s'étendre sur autre chose que sur les loix générales de la Nation pour m'en faire connoître la Politique, il tomba tout d'un coup, & je ne sçai comment, sur la manière dont on y administroit les Finances; & ce sujet me parut à moi-même trop intéressant pour n'y pas donner une attention particulière.

L'ordre établi dans nos Finances, me dit-il, consiste principalement en trois cho-

ses. La 1<sup>e</sup>, à les régler proportionnellement & sans injustice ; la 2<sup>e</sup>, à les recevoir sans altération & sans mécompte ; la 3<sup>e</sup>, à les ménager de manière que la dépense n'en excède jamais le produit.

Quant au premier article, il est vrai de dire que nos Souverains, dans les contributions qu'ils nous imposent, usent à peu près d'autant d'économie qu'un particulier, qui, n'ayant que ses terres pour subsister, les cultive sans négligence, n'a garde de les épuiser par trop d'avidité, & dans la crainte de manquer du nécessaire se

prive souvent du superflu. Toutes nos Provinces sont imposées, & jusqu'aux moindres de nos Distriets ; mais il n'en est point qui ne le soit dans une juste proportion de la qualité de son terroir, de l'industrie qu'on y exerce, des biens dont on y jouit. Aucune ne l'est au-delà de ses facultés ; il n'en est même point qui le soit autant que ses facultés le permettent. Il est juste en effet, & il est même utile, qu'il reste toujours une certaine aisance parmi les Sujets qui sont l'unique source des revenus du Prince. S'ils doivent porter le joug, il ne faut point aussi



que le joug les écrase ; & il est plus féant & plus glorieux à celui qui le leur impose , qu'ils le portent avec plaisir qu'avec dégoût & répugnance. C'est un grand revenu pour un Prince , que l'amour de ses Sujets.

Le second article n'est pas moins important que le premier. On leve nos contributions sans le ministère d'aucun de ces Receveurs , de ces Trésoriers , de ces Officiers , gens toujours aussi affamés qu'inutiles , qui ne savent puiser dans les sources que pour les étancher , & qui , sous prétexte d'enrichir le Prince , ne l'appri-

ment pas moins par leurs rapines , que les Peuples qu'ils ruinent par leurs vexations.

Plus attentifs au troisième article qu'à tous les autres , nous nous appliquons à savoir exactement à quoi peuvent monter tous les ans nos dépenses publiques ; nous mettons ensuite en réserve les sommes qu'on doit y employer , & nous ne touchons à ce dépôt que pour satisfaire , selon les besoins , à la destination qui en a été faite. Le Roi lui-même s'est fait une loi de cette sage destination , & croit que rien ne lui appartient , ou pour l'en-

retien de sa maison , ou pour ses plaisirs , ou pour ses largesses , que ce qui reste au-delà de ces fonds absolument nécessaires pour le bien & l'intérêt de son Etat.

Le plaisir que je goûtois aux discours du Brachmane, & dont il ne pouvoit manquer de s'appercevoir ( car je n'osois plus l'interrompre comme j'avois fait tant de fois ) ce plaisir l'engagea sans doute , pour achever de me donner une notion précise de la Politique de son Pays, à me parler encore de la façon dont on y administroit la justice.

Comme il n'est pas plus pos-

sible que par-tout ailleurs, me dit-il , que notre Souverain puisse l'exercer lui-même , il y a commis des gens habiles qui la rendent gratuitement. Avant lui , nos charges de Magistrature étoient à l'encan , pour ainsi dire ; & ceux-là seuls en paroissoient les plus dignes , qui avoient plus d'argent pour les acheter. Les talens , qui par une déplorable fatalité ne sont jamais plus grands que dans l'indigence , comme si l'indigence , qui a le don d'évertuer le génie , pouvoit seule les faire acquérir , les talens ne parvenoient presque jamais à ces charges ; &

ce qui est plus malheureux encore, le droit d'exercer la justice, n'entraînoit que trop souvent l'usage de la vendre pour se dédommager de ce qu'elle avoit coûté.

Ce désordre qui portoit la corruption dans les jugemens, & qui ne laissoit pas d'éclater malgré la chicane, qu'on n'avoit *ce* semble inventée que pour en couvrir l'iniquité, ce désordre n'existe plus dans nos Tribunaux. Les places en ont été mises au concours, & le mérite seul peut y prétendre. Ce ne sont plus les Plaigneurs qui payent leurs Juges, c'est le Souverain qui les

gage & les entretient; mais en même tems sa vigilance les éclaire, sa sagesse les récompense ou les punit, & son autorité borne leur pouvoir pour empêcher qu'ils n'en abusent. Leur nombre même est fixé dans chaque Tribunal, notre Prince ayant reconnu que la multitude des Juges ne sert qu'à mettre de la confusion dans les opinions, & prolonger des affaires dont le retardement est presque toujours aussi préjudiciable à ceux qui ont droit de les soutenir, qu'à ceux qui n'ont aucune raison de les poursuivre.

Il n'étoit pas possible,



continua le Brachmane, que l'ordre étant établi dans toutes les parties de notre Gouvernement, il ne le fût aussi dans tous les détails qui concernent les biens & la fortune de nos Peuples.

Vous n'ignorez pas, me dit-il encore, que l'administration générale d'un Etat roule essentiellement sur quatre chefs principaux, qui sont la Guerre, la Finance, la Justice & la Police. Semblables en quelque sorte aux quatre élémens qui sont dans la nature, & qui l'entretiennent par leur accord, ces quatre chefs bien ordonnés, & dans un rapport exact les

uns avec les autres, soutiennent un Royaume, & lui donnent autant de vigueur & de force que d'éclat & de majesté.

Dans cette persuasion nous avons établi dans chacune de nos Provinces une espèce de Régence, composée de quatre personnes de la Province même, dont la prudence égale la vertu, qui joignent à l'habileté l'amour du travail, & qui ajoutent à toutes ces qualités un tendre amour pour la Patrie. Ces quatre personnes forment un Conseil, auquel préside un Intendant, homme de confiance, dont la fonc-

tion est d'y maintenir l'ordre & d'observer que rien ne s'y passe contre les intérêts du Prince & de l'Etat.

Chacun de ces Conseillers, car c'est ainsi qu'on les appelle, a son département à part. L'un a soin de ce qui concerne le militaire de la Province ; l'autre a l'inspection sur la finance ; celui-là veille sur l'administration de la justice, & le dernier doit s'informer exactement de tout ce qui regarde la police.

Leur travail, utile en lui-même, ne le seroit pourtant pas assez, s'il ne répondoit à un centre commun, qui le dirigeât au bien général du

Royaume. De-là vient aussi que ces Conseillers relient de quatre Ministres qui ne quittent jamais la personne du Roi, & qui ont chacun la direction générale d'un des quatre Départemens dont nous avons parlé. Ces Ministres composent le Conseil suprême du Souverain.

C'est à eux que les Conseillers envoient régulièrement du fond de chaque Province les mémoires qu'ils ont dressés sur ce qui se passe qui a rapport à leur inspection ; & sur ces mémoires, dont les Ministres font des extraits auxquels ils joignent leur avis, & qu'ils présentent

au Prince, le Conseil décide & fait expédier sur le champ les ordres nécessaires. Ainsi le Roi peut voir tous les jours sans la moindre confusion, l'état actuel de son Royaume, remédier aux abus qui s'y glissent presque au moment qu'on les y apperçoit; & ce qui est plus heureux encore, éviter le désordre qu'entraîne la multitude des affaires, quand la paresse les laisse accumuler.

Surpris d'un ordre si merveilleux & dont jamais je n'eusse pû me former une idée, je rompis enfin le silence, & demandai au Brachmane, comment il avoit été

possible à son Souverain d'en former le projet, & sur-tout d'exécuter celui qu'il avoit mis dans ses finances. Je ne doutois pas en effet qu'il n'eût dû y trouver bien des obstacles de la part d'une foule de ses Sujets, intéressés, comme par-tout ailleurs, à faire leur fortune aux dépens du Prince qu'ils ont l'honneur de servir.

Un Roi, me répondit-il, qui veut le bien de ses Sujets, n'a qu'à le vouloir bien fermement pour le leur procurer, malgré les oppositions qu'il y trouve. Pour ce qui est de ses Ministres, jamais il n'eut rien à craindre de



l'avarice ou de l'ambition que vous supposez dans les personnes de cet état.

Parmi les grands talens que nous admirons dans notre Maître, il en est un que j'estime le plus nécessaire aux Princes, & qui peut-être pourroit lui seul leur tenir lieu de tous les autres: c'est le discernement des esprits. Notre Maître connoît les hommes, & ne se trompe point dans le choix qu'il en fait; semblable en cela à un Artiste habile, qui, moins guidé par l'expérience que par son génie, distingue parfaitement les instrumens les plus propres à réussir dans son

son art. Les Ministres qui partagent aujourd'hui sa confiance, la méritent par leurs vertus, & ils n'en jouiroient pas, s'il s'en étoit trouvé dans l'Etat qui en fussent plus dignes. L'union n'a jamais cessé de regner entre eux, parce qu'ils ont tous à cœur le bien de la Patrie; & leur travail, toujours assidu quoique toujours pénible, fait la gloire & la prospérité du Regne sous lequel nous vivons.

Je n'ajouterais plus rien, me dit le Brachmane, pour vous prouver que notre Politique est fort au-dessus de la vôtre, par la sagesse &

la simplicité des maximes qu'elle a établies parmi nous. Vous avez vû que nos Troupes sont moins entretenues pour nous défendre que pour nous procurer la Paix. Vous nous avez vûs rechercher cette Paix au dehors par notre desintéressement & notre bonne foi, & nous l'assurer au dedans par tous les moyens que peut fournir la Politique la plus exacte. En faut-il davantage,...

Non vraiment, lui répliquai-je en l'interrompant avec une espèce de honte & de dépit; je reconnois d'excellentes choses dans vos principes; mais, à quelque

chose près, notre Politique n'est point si différente de la vôtre.

Si cela est, reprit encore le Brachmane, pourquoi n'en faites vous pas le même usage que nous? Pourquoi ne levez vous des Troupes, que lorsque vous devez les mettre en Campagne, & qu'au lieu de prévenir l'ennemi, vous lui laissez prendre des avantages que vous auriez dû le réduire à vous disputer, & qui demandent plus d'effort pour les lui arracher, qu'il ne vous en eût fallu d'abord pour le repousser & le battre?

Pourquoi dans l'exaction

de vos impôts, arrachez-vous, pour ainsi parler, l'arbre avec les racines, & réduisez-vous à l'extrême misère des Peuples, dont vous prétendez tirer encore de nouveaux subsides pour les besoins de l'Etat?

Pourquoi les épuisez-vous dans l'attente d'un Jugement que le bon droit réclame, & que vous ne rendez qu'en faveur de l'injustice, qui, ayant sujet de le craindre, prend enfin le parti de l'acheter?

Pourquoi votre Police varie-t-elle selon le rang & la condition des Sujets, & pour-suit-elle les colombes, tan-

dis qu'elle épargne les vautours?

Pourquoi enfin tous ces voiles épais dont vous couvrez votre Politique? Je vous ai mis la nôtre à découvert, & j'aurois peut-être trop de sujets de gémir sur le malheur de vos Peuples, si vous pouviez me montrer tous les ressorts de celle que l'on suit dans vos Païs.

Ces ressorts, que vous croyez si souverains, n'ont point entre eux cette heureuse harmonie, qui par une espèce de chaîne & de rapports, que peu de gens connoissent, fait conspirer au même dessein & ramène au



même terme les différentes parties d'un tout. Ces ressorts ne sont presque jamais les mêmes ; & c'est ce qui en montre plus clairement la foiblesse & l'inutilité. Ceux que nous employons dans les divers détails du Gouvernement, & qu'il eût été trop long d'exposer à vos yeux, n'empruntent leur force que des grands principes de Politique que je vous ai développés, & qui toujours invariables, ne manquent jamais de produire un bon effet. Vous avez des loix & des maximes, il est vrai ; mais l'on diroit qu'elles se sont éteintes en vieillissant,

Vous vous en faites tous les jours au hasard, & seulement pour des fins particulières ; vous en changez selon les occurrences ; l'occasion seule vous instruit. Vous négligez des fondemens qui s'écroulent, & vous vous contentez de réparer les murs qui vont manquer d'appui. Faut-il s'étonner que les efforts mêmes que vous faites pour réparer les brèches de vos Gouvernemens, ne servent presque toujours qu'à hâter le moment de leur ruine ?

En me disant ces mots, le Brachmane me tendit la main, comme s'il n'espéroit

[104]

plus de me revoir ; & il ajouta ces paroles : Adieu , cher Etranger ; que la vertu soit toujours dans votre cœur , & la sincérité sur vos lèvres.



# RÉPONSE

A

LA LETTRE  
D'UN AMI.

Ev



AUTRE AVIS  
DE  
L'ÉDITEUR.

**A**YANT fait part de la  
Brochure précédente à un  
de mes Amis, j'en ai reçu une  
Lettre, qui contient des Obser-  
vations fort sages, mais qui  
m'ont donné occasion de lui faire  
la Réponse que je joins ici. Je  
cherche à y donner un plus grand  
jour aux idées contenues dans la  
Relation du Voyageur Européen,  
& à les montrer aussi aisées dans  
E vj



la pratique, qu'elles paroissent  
utiles dans la spéculation. Il est  
peut-être avantageux qu'on  
m'ait fourni un moyen d'ajouter  
de nouvelles Remarques à celles  
qui m'avoient paru assez déve-  
loppées par le seul récit histori-  
que de l'Ouvrage, que j'ai cru  
devoir donner au Public.



# RÉPONSE

## A LA LETTRE

## D'UN AMI.

**V**OUS m'avez fait plai-  
sir, MONSIEUR,  
de me communiquer  
vos remarques sur l'Entretien  
d'un Européen avec un Insulaire.  
Je vois par le jugement que  
vous en portez, que vous ne  
regardez pas cet Ouvrage  
comme fort utile, parce que  
vous croyez qu'il n'est guères

possible de mettre en exécution le plan de l'Auteur; vous ne l'envisagez, peut-être, que comme l'amusement d'un Philosophe, ou comme la production d'un génie oisif, tout au plus comme un de ces Romans politiques dont Platon a donné l'idée.

Pour moi je n'en pense pas tout-à-fait de même; j'apprends d'utiles vérités sous un récit qui paroît fabuleux; & il me prend envie de réaliser ici ce qui vous semble chimérique.

En effet, de quoi est-il question dans cet Ouvrage? Quel en est l'objet? On se propose de développer les vrais

principes d'un bon gouvernement. Je conviens, si vous voulez, que le voyage de l'Européen & son entretien avec l'Insulaire, n'est qu'une pure fiction; mais, à la faveur de cette fiction, l'Auteur fait parler un Sage, qui, dégagé de tout préjugé, pense avec justesse & s'exprime avec candeur. Comme il n'est éclairé que par les seules lumières de la raison, il s'égare quelquefois; mais on peut suppléer à ses idées, ajouter de nouvelles réflexions à ses observations particulières, les rectifier par des connoissances supérieures, étendre son système sur certains

points, le corriger en d'autres, & par ce moyen y trouver de quoi s'instruire & en profiter.

Je considère d'abord la belle police que notre Voyageur observe dans tous les lieux par où il passe; police d'autant plus admirable qu'elle est plus efficace pour empêcher la misère & bannir la mendicité.

On avoit soin, dit-il, de réserver dans tous les Villages un certain terrain qui étoit cultivé par toute la Communauté, & dont la récolte servoit tous les ans à remplir un Magasin, que l'on n'ouvroit qu'en des sai-

sons stériles pour subvenir aux besoins des Habitans.

Sans doute un pareil établissement étoit aussi ancien que le Village même; car les champs une fois partagés entre les Particuliers, il n'eût plus été possible d'en distraire le terrain qui devoit servir de ressource au Public dans un tems d'indigence. Cet inconvénient se trouve parmi nous. Chaque arpent de terre a son Propriétaire, & aucun Paysan ne consentiroit (quand même il s'agiroit du bien public) qu'on retranchât quelque chose du terrain qui lui appartient, & qui d'ordinaire suffit à peine à l'entretien



de sa famille. Les Seigneurs des terres pourroient eux seuls se dessaisir à cette fin d'une modique portion de leurs biens & l'abandonner à la Communauté; mais qui pourroit les forcer à ce don? Et au point où le luxe est monté parmi nous, les Seigneurs les plus riches ne se croient-ils pas pauvres dans le sein même de l'opulence?

Un moyen que j'imagine pourroit nous rendre aussi heureux que les Habitans de Dumocala; ce seroit d'engager chacun de ceux qui possèdent des terres dans un District, de donner tous les ans la centième partie de leur ré-

colte, qui seroit mise en réserve dans un Magasin public, pour les besoins urgens de ce même District. Une rétribution si modique ne seroit à charge à personne & deviendroient néanmoins considérable par le grand nombre de ceux de qui on l'exigeroit. Le plus pauvre ne pourroit refuser cette portion de grains, puisqu'il la retrouveroit dans son besoin, peut-être plus sûrement que s'il l'eût gardée chez lui pour son usage. Ce n'est pas même sur ce centième seul qu'il pourroit compter, il auroit part à celui des autres; & les grains qu'il auroit fournis

[116]

dans une année heureuse ; sans presque s'en ressentir, il les recevroit avec usure, lorsque la récolte viendrait à manquer ; mais lorsqu'elle seroit abondante, le Magasin public en seroit augmenté, & on multiplieroit sans peine les provisions nécessaires pour les années stériles.

Ce que je dis ici est si aisé à établir, que je ne puis comprendre comment chaque Communauté ne pense point à l'exécuter pour son propre intérêt. Qu'arrive-t-il en effet ? S'il vient une année abondante, on en abuse en quelque sorte ; on cherche au plutôt à se défaire de ce qu'on a re-

[117]

cueilli ; on répand les bleds partout où l'on peut les mieux vendre ; les chefs de la Communauté deviennent souvent eux-mêmes d'avidés Négocians de cette précieuse denrée ; & les greniers se trouvent vuides lorsque la terre vient à se ressentir du dérangement des saisons. Alors, ou la famine se répand dans les lieux-mêmes où l'on auroit pu la prévenir, ou le prix excessif des grains fait augmenter celui de toutes les autres denrées ; le Peuple souffre, tout un Royaume gémit, & combien n'en coûte-t-il pas pour ramener dans chaque Province une partie

des bleds qui en étoient fortis ?

Souvent l'Etranger nous revend les nôtres mêmes au double de ce qu'il les avoit achetés ; ce n'est aussi qu'à ce dessein qu'il en avoit fait emplette ; car telle est son industrie , il profite également de notre abondance & de notre disette ; il reçoit nos denrées à un prix modique , & par le prix qu'il met à ce qu'il nous en redonne , il trouve le secret de ne rien dépenser pour celles qu'il consomme & de s'enrichir à nos dépens par le moyen de celles qu'il ne peut consommer.

Je ne prétends pourtant

pas qu'après une récolte abondante , il soit défendu à un Propriétaire de conserver ses grains pour un tems où il pourroit en manquer ; mais quels motifs engagent pour l'ordinaire à les mettre en réserve ? On ne le sçait que trop. De riches particuliers en amassent à vil prix , & ne les vendent qu'au tems d'une extrême disette , moins pour soulager les Peuples , que pour se prévaloir de leur misère , & s'enrichir aux dépens du Public.

A tous ces maux si connus & trop fréquens , je ne vois qu'un remède. C'est un Magasin établi dans chaque con-



trée, selon le projet que je viens de marquer.

Par ce moyen, malgré la diversité des saisons, les années seroient, pour ainsi dire, toujours les mêmes, & le bled seroit toujours au même prix.

Suivons notre Voyageur jusqu'à la Capitale. Ce qui dès l'entrée excita le plus son admiration, ce furent deux édifices publics, dont l'un étoit destiné à l'instruction de la jeunesse, & l'autre à l'entretien des sujets du Royaume, devenus par leur grand âge incapables de servir l'Etat.

Rien n'est plus sage que de pareils établissemens. Tous les Citoyens doivent contri-

buer

buer au bien de la Patrie; ils sont faits pour la servir, & il est autant de son intérêt de les en rendre capables, qu'il est de sa justice de pourvoir aux besoins de ceux qui se sont épuisés en la servant. L'attention qu'on a pour ceux-ci devient même un engagement à ceux-là de ne jamais lui refuser leurs services.

C'est dans cette vûe que sont établis nos Collèges & nos Hôpitaux; mais il y a cette différence entre ce que nous pratiquons & ce qu'on a supposé dans Dumocala, c'est que nos jeunes gens ne profitent guères dans nos

F.

Colléges, & que la plûpart de nos Hôpitaux ne peuvent entretenir qu'un très-petit nombre d'indigens. Nous ne considérons pas que toutes les familles du Royaume forment comme une pépinière d'arbrisseaux, dont aucun ne peut porter de bons fruits, s'il n'est transplanté dans un terroir qui convienne à son espèce, & si, dans ce terroir même, il ne reçoit une culture proportionnée à la qualité de la sève qui doit le faire profiter. Nous envoyons indifféremment nos enfans dans des Ecoles où l'on ne donne à tous qu'une instruction commune. Au lieu d'é-

tudier leur génie & de le suivre, nous le forçons : & pour des connoissances qu'ils n'acquerront jamais, nous étouffons en eux les talens que la nature leur a donnés, & qu'ils pourroient perfectionner sans peine. De-là tant de mauvais Sujets dans l'E-tat; la plûpart, disciples oisifs dans les Colléges, en sortent sans avoir presque rien appris; & ne se doutant même pas de leurs dispositions naturelles, qui les auroient distingués si elles avoient été bien cultivées, ils ne servent qu'à faire nombre dans leur Patrie, lui deviennent à charge par leur inutilité, ou la

deshonorent par leur libertinage.

Il seroit à souhaiter qu'il n'y eût dans chaque Province du Royaume qu'un seul Collège, où des Professeurs habiles dans toutes les Sciences & des Maîtres expérimentés dans tous les Arts, seroient gagés par l'Etat & obligés d'instruire la Jeunesse. Leur premier soin seroit d'examiner l'inclination & la portée de chacun des Sujets qu'on leur présenteroit; ils employeroient quelque tems à cet examen, & durant cette espèce de Noviciat, on verroit percer le talent des jeunes Eleyes. Ce talent une fois

connu, on s'appliqueroit à le cultiver, & on ne risqueroit jamais d'en employer aucun (si j'ose parler ainsi) contre le gré de la nature; les progrès dans les Sciences & les Arts en seroient plus rapides, les fruits plus avantageux à la Société, les Maîtres moins excédés de peines inutiles, les divers emplois de l'Etat mieux remplis; & contre l'usage de nos jours, les Charges manqueroient plutôt aux Sujets, que les Sujets ne manqueroient aux Charges. Ceux qui auroient brillé d'abord dans un poste médiocre, ne risqueroient point de perdre leur réputation.



tion dans un poste plus éminent; les talens ne feroient que se développer en parvenant successivement à des emplois qui leur seroient propres; & comme le vrai mérite ne se connoît pas lui-même, & que la possession semble en affoiblir le sentiment, il ne seroit pas accompagnédans ces Citoyens heureusement parvenus de cette fastueuse & rebutante dureté, qui fait le plus grand supplice de tous ceux qui ont besoin de la protection des gens en place.

Je voudrois, sur-tout, qu'à force de s'appliquer aux Sciences & de cultiver les

Arts, on n'abandonnât pas le plus utile, le plus nécessaire, le plus essentiel de tous les Arts, je veux dire, l'Agriculture. Il n'arrive, en effet, que trop souvent, qu'un jeune Payfan détestant d'avance le travail où sa condition le destine, cherche à se procurer par l'étude un genre de vie plus aisé, & prend témérairement le parti de l'Eglise, ou sur l'exemple d'un Curé qu'un pareil desir a fait échapper à une laborieuse indigence, ou d'après les sollicitations d'une famille, qui croit trouver par-là une ressource à sa pauvreté, & peut-être aussi une

espèce de distinction parmi les gens de sa sorte.

De pareilles vocations sont contraires au bien de l'Etat. Ceux qui ont inspection sur les Diocèses & les Provinces devroient ne pas les souffrir.

Il n'est aujourd'hui, surtout dans les Monastères, que trop d'Ouvriers employés sans talens & sans vocation à la moisson de l'Evangile; il faut des Laboureurs à nos champs. Dans la plupart des Villages, leur nombre ne répond point à la quantité des terrains qui en dépendent, & qu'il importe de défricher & de cultiver. La misère & les maladies font tous les ans

tant de ravages dans les campagnes, qu'on ne sçauroit trop prendre de mesures pour y retenir ceux que la Providence y a fait naître. Ce n'est point cette espèce de gens qui courent d'eux-mêmes se dévouer au service des Autels, ni, pour le dire en passant, cette foule de soldats que la misère ou le libertinage font sortir de leurs chaumières qui peuvent contribuer à la richesse de l'Etat; elle ne peut nous venir que par les mains de ces hommes, si vils en apparence, mais si respectables en effet, à qui nous avons abandonné le soin de nos terres, & qui pour un

falaire qui les empêche tout au plus de mourir, font vivre tous les autres Sujets du Royaume. Fermons donc l'entrée de nos Colléges à ceux que la paresse ou la cupidité y amènent, mais que leurs talens & nos besoins appellent ailleurs; & encourageons l'Agriculture comme le plus grand mobile du commerce, comme la première source de la force & de l'opulence de la Nation. Je n'ai garde cependant de trop étendre la règle que je propose ici; il faut des Sujets à l'Eglise & des Soldats à l'Etat; mais il importe aussi d'empêcher le dépeuplement des

campagnes & d'y retenir tous ceux qui n'en voudroient sortir que pour s'exempter des peines attachées à l'état où le Ciel les a fait naître.

Ce qui regarde ici l'Eglise, me rappelle ce que l'Auteur a dit touchant la Religion. Rien n'est plus raisonnable que les sentimens qu'il suppose dans le Brachmane sur le culte de la Divinité & sur la spiritualité de l'ame. Ce Philosophe, reconnoissant par les merveilles de la nature & par l'harmonie qui règne dans l'Univers, l'existence d'un premier Principe & la sagesse de sa Providence, en conclut la nécessité de s'y



soumettre & l'obligation de l'honorer. Considérant ensuite qu'il est dans nous une intelligence, qui, supérieure à nos corps, préside à leurs mouvemens & exerce des fonctions qui ne ressemblent en rien à celles qui leur sont propres, il tire du sentiment qui nous anime de solides preuves de la spiritualité de l'ame. En effet, dans le repos même de la nuit, quand nos sens sont liés par le sommeil, notre ame pense, elle passe rapidement d'un sujet à un autre, elle se transporte par ses pensées de la terre aux Cieux; sommes-nous éveillés, elle se replie sur elle-

même, elle réfléchit sur ses propres idées, elle compare & délibère, elle raisonne, elle se détermine; or, qu'on me donne une matière autant subtile qu'on voudra, qu'on la partage, qu'on la divise, qu'on la multiplie, qu'on l'arrange, qu'on l'échauffe, qu'on la raffine tant qu'on voudra, qu'on lui donne telle forme, telle figure, telle chaleur, tel mouvement, telle couleur qu'on voudra, on n'en tirera jamais une pensée, un doute, une délibération, un raisonnement, une résolution, un discours. Notre ame est donc une substance d'une nature bien distincte

de la matière, bien élevée au-dessus de la matière, & par conséquent elle peut donc agir & subsister indépendamment de la matière.

Voilà tout le fond de la religion des Dumocaliens; ils adorent le Créateur, ils respectent sa puissance, ils craignent sa justice, ils sont persuadés qu'il y aura dans une autre vie des châtimens pour l'ingratitude, pour le mensonge, pour la calomnie, pour l'injustice, pour le parjure, & des récompenses pour la tempérance, pour la bienfaisance, pour l'équité, pour la probité, pour l'hospitalité. De-là naît parmi eux

l'amour de l'ordre; l'amour de l'ordre inspire la subordination aux Loix; la subordination aux Loix impose des devoirs; l'accomplissement des devoirs fait le mérite des bons Citoyens; & du mérite des bons Citoyens dépend la prospérité de l'Etat. Voilà ce que les Brachmanes ne cessent de prêcher à Dumocala; ils enseignent & recommandent, sur-tout, la soumission à l'autorité du Prince; le Prince & ses Ministres respectent & protègent la Jurisdiction des Brachmanes; ces liens réciproques réunissent indissolublement les intérêts mutuels des deux Puissances, &

assurent le repos de la Nation.

De tous ces principes différens les Dumocaliens ont tiré des conséquences justes, dont ils ne s'écartent point, & qui sont devenues parmi eux les règles fondamentales d'un Gouvernement aussi sage que le peut être un Gouvernement qui n'a que la raison pour guide, & qui ne peut trouver dans la raison seule des remèdes contre toutes les illusions de l'erreur & contre toute la contagion des vices. Heureux, si éclairés par les lumières surnaturelles de la révélation, ils avoient, comme nous, une Religion

toute divine, pour épurer leurs mœurs, pour sanctifier leurs actions, pour perfectionner leur Politique. Il eût été à souhaiter que notre Voyageur eût instruit à son tour le Brachmane; mais peu fait à dogmatiser, comme il le dit lui-même, & ne pouvant se flatter que le Brachmane eût en lui assez de confiance pour se laisser persuader, n'ayant même que quelques jours à rester dans ces contrées inaccessibles, il crut sagement devoir se borner à prier intérieurement le Seigneur d'opérer par ses graces ce qu'il n'osoit présumer de faire par ses discours.



[138]

Une des choses qui me frappe le plus dans la façon de penser du Brachmane, c'est sa répugnance pour tout commerce avec les étrangers: il se complaît à voir les Peuples de son continent ignorer les mœurs & les usages des autres Nations, & il attribue à cette ignorance la tranquillité dont ils jouissent.

Ce que pense le Brachmane à cet égard, nos Peres le pensoient autrefois. L'amour du gain nous a conduits au-delà d'une infinité de mers, qu'ils ne connoissoient ni ne se soucioient de connoître; & combien ces voyages, d'ailleurs si dangereux, n'ont-

[139]

ils pas été funestes à toute l'Europe! L'or & l'argent qu'on en a rapportés ne nous ont-ils pas appauvris en quelque sorte? Nos besoins n'ont-ils pas augmenté avec nos richesses? Et quelles richesses peuvent suffire à tous nos besoins?

Tel de nos ayeux content du revenu de ses terres, vivoit dans une honnête abondance, qui à présent éclipsé par les fils de ses domestiques, ne paroîtroit auprès d'eux que ce que ceux-ci étoient à son égard; & tel de ces nouveaux parvenus, plus malheureux que ses Peres parce qu'il est plus riche, a

réellement plus de peine à vivre dans son opulence, que ses Peres n'en avoient à subsister dans leur médiocrité.

Nos ancêtres trouvoient dans ce qui leur étoit simplement nécessaire une espèce de superflu; & nous qui ne regardons ce superflu que comme un simple nécessaire, ne sommes-nous pas effectivement moins riches qu'ils ne l'étoient? Ainsi l'accroissement des biens a porté l'indigence dans nos contrées. Ainsi les nouveaux pays que notre avarice intrépide à découvrir, se sont vengés de nos rapines par le luxe que leurs trésors ont enfanté par-

mi nous; & combien d'autres maux ces trésors inutiles n'ont-ils pas amenés avec eux?

Quelle différence entre la longue vie de nos Peres & la courte durée de la nôtre, entre la force de leur tempérament raffermi par leur sobriété, & la foiblesse de nos corps épuisés par notre intempérance & par notre mollesse!

Quel contraste entre nos mœurs & les leurs? Il est vrai qu'en tout tems les hommes ont eu les mêmes passions, les mêmes desirs, des sentimens à peu près semblables; mais nos ancêtres moins vifs,

[142]

moins légers, moins bisarres, moins avides de changement & de nouveautés, plus modérés & plus simples, ne raffinoient point comme nous sur les plaisirs, rougissoient de leurs foiblesses, ne faisoient pas trophée de leurs desordres; ils respectoient les droits de la nature, les règles de la bienséance, les loix de l'honneur; ils ne soumettoient point comme nous les maximes de la Religion aux frivoles lueurs d'une raison corrompue par la volupté; ils ne prenoient pas un effronté Pyrronisme pour de l'esprit, les graces de la mode & du caprice pour du mé-

[143]

rite, & une politesse apprêtée pour l'unique devoir de la société.

Je me représente ici la conduite des habitans de Dumocala, semblable à celle des Béotiens, chez qui se réfugièrent les dernières vertus pratiquées dans Athènes, d'après les enseignemens des Licurgues & des Solons. L'ignorance & la grossièreté des Béotiens les préservèrent de la contagion qui s'étoit répandue dans l'Attique; & c'est aussi à une pareille ignorance & à l'heureuse simplicité qui l'accompagne d'ordinaire qu'on doit attribuer les vertus morales des Dumocaliens.



L'Auteur ajoute, que l'extrême difficulté de pénétrer dans leur Isle, empêchoit leurs mœurs de se corrompre. Il fait entendre, que ne pouvant eux-mêmes franchir les mers qui leur servoient de barrière, il ne leur étoit pas possible d'échanger l'apprêt mâle & vigoureuse de leur caractère, contre cette futile délicatesse de génie, contre cette urbanité lâche & artificielle, qui dans les autres Nations énerve les sentimens plus qu'elle ne les adoucit, & les amolit plus qu'elle ne les humanise.

Il est bien certain, en effet, que les Peuples se gâtent mutuellement

mutuellement par le commerce qui les fait communiquer les uns avec les autres. Nous pouvons en juger par notre liaison actuelle avec nos voisins. De ces Royaumes où nous sommes dans l'habitude de répandre la frivolité de nos modes, qu'avons-nous rapporté jusqu'à présent, que des problèmes hardis sur la Religion, des doutes bisarres sur les devoirs de l'homme, des paradoxes injurieux à l'autorité des Rois, un mépris indécemment pour les bienséances, une funeste indifférence pour la Patrie, pour la société, pour la vie même; qu'une

Philosophie enfin, qui ne fait tout dépendre des seuls ressorts de la nature, que parce qu'elle ne les connoît pas, & qui ne se vante de les connoître, que pour autoriser les passions, & leur permettre indifféremment tout ce qui peut les satisfaire.

Ce malheur, que je déplore & qui s'accroît tous les jours parmi nous, me porteroit presque à désirer, que notre Royaume fût aussi inaccessible qu'on nous représente celui de Dumocala; il seroit du moins à souhaiter que des barrières aussi impénétrables entourassent nos cœurs pour y fermer l'entrée

aux passions, & nous mettre à l'abri de la funeste contagion des mauvais exemples; nous verrions se briser à nos piés la fougue impétueuse des erreurs & des vices, & tous ces prestiges malheureux, qui semblent ne se produire ailleurs, que pour venir s'établir dans nos climats, y prendre un air de finesse & d'agrément, & refluer ensuite dans leur propre terrain avec plus de malignité, qu'ils n'en avoient apporté dans le nôtre. Peut-être de cette façon recouvrerions-nous l'aimable simplicité & la candeur naturelle de nos anciennes mœurs; & puisqu'effecti-

vement, sans sortir de chez nous, nous trouvons tout ce qui peut nous suffire, qu'avons-nous besoin d'aller chercher ailleurs un superflu qui ne nous suffit jamais?

Je connois cependant les avantages du commerce, & bien loin de le proscrire, je voudrois l'encourager; mais je voudrois aussi modérer en nous cet ardent amour des richesses & cette téméraire ambition qui sert à l'enflâmer. Nous désirons sur toutes choses & plus qu'aucun autre Peuple, des honneurs, des préférences, des distinctions. Rarement elles sont parmi nous le partage du

Citoyen pauvre, qui n'a que du mérite & des vertus; l'homme riche plus répandu, plus accrédité, plus capable de soutenir la prééminence des rangs, plus près de ceux qui les distribuent, ne manque presque jamais de les obtenir.

La vertu, quelqu'indigente qu'elle soit, peut percer aisément dans un Etat Républicain. Un pareil Etat n'étant fondé que sur un principe d'égalité, chaque Citoyen peut y aspirer aux mêmes avantages, & l'intérêt commun demande, que celui-là les obtienne qui peut servir la Patrie plus utile-



ment. Il n'en est pas de même dans cet Etat Républicain de la vertu qui se trouve au milieu de l'abondance ; le riche choque & détruit l'égalité par ses richesses ; & eût-il les plus rares talens, on craindroit qu'il ne les employât à grossir son opulence, déjà trop dangereuse par le pouvoir qui l'accompagne & dont il est si difficile de ne pas abuser.

Ce n'est que dans les Monarchies que le mérite négligé par la fortune, l'est presque toujours par le gouvernement. Mais quelque grand que soit le malheur d'un Etat, où l'on ne parvient d'ordi-

naire aux honneurs que par les richesses, on doit convenir néanmoins avec notre Auteur, de la préférence qu'il donne à l'Etat Monarchique sur l'Etat Républicain ; c'est en cela particulièrement qu'il paroît plus attentif à suivre son objet, qui n'est autre que de nous montrer tout ce qui peut faire le parfait bonheur des Hommes.

Cicéron, tout Républicain qu'il étoit, & plus Républicain qu'aucun des Romains de son siècle, dit : Que la force d'un Peuple qui se gouverne lui-même, est à la vérité plus prompte, mais

[152]

plus aveugle, parce que dans sa fougue il ne connoît aucun des dangers où il s'expose. Un Chef au contraire, (ajoute-t-il) sur qui roulent uniquement toutes les affaires en craint les mauvais succès. Responsable de ses entreprises, il les pèse au poids de la raison, il s'aide de son expérience & des conseils d'autrui, & il n'abandonne rien au hazard de tout ce qu'il peut soumettre aux régles de la prudence.

On pourroit ajouter à l'idée de Cicéron, que le peuple n'exécute presque jamais qu'avec une extrême lenteur ce qu'il a résolu avec tant de

[153]

promptitude; & qu'un seul Chef qui n'a qu'à commander pour être obéi, compense toujours, par la rapidité de l'exécution, le tems qu'il a mis à digérer un projet utile.

Il en est des Monarchies comme de ces machines dont la simplicité fait la perfection. Plus de ressorts & de mouvemens paroîtroient leur donner plus de jeu, & ne serviroient qu'à en diminuer la justesse & la force.

Joignons à ces avantages de l'État Monarchique, la liberté dont on y jouit, & que notre Auteur estime plus, avec raison, que celle dont

G v

on se flatte si fort dans les Républiques. Qu'est-ce, en effet, que celle-ci, qu'une indépendance outrée, qui, prétendant pouvoir faire tout ce qu'elle veut, trouve en opposition le même droit dans chaque sujet de la société dont il est membre? Or, ce pouvoir, égal en tous, & que chacun peut envier à l'autre & enchaîner en effet, ce pouvoir ne subsiste réellement en aucun, & mérite moins le nom de liberté que celui d'oppression & de tyrannie.

La vraie liberté, c'est de pouvoir faire tout ce que les Loix permettent, & de ne

pouvoir être contraint de faire ce qu'elles ne permettent point. C'est cette liberté qui fait la sûreté des Citoyens & qui les empêche de se craindre les uns les autres; & c'est précisément celle qu'on goûte dans les Monarchies; c'est elle qui en affermit la constitution & qui fait aussi la tranquillité du Prince qui les gouverne.

Qu'on ne pense pas, en effet, que la liberté d'un Souverain soit différente de celle de ses Peuples; il ne lui est pas permis de vouloir tout ce qu'il peut; il est obligé, comme eux, à ne vouloir que ce qu'il doit. Dans cette dispo-



sition, il n'a rien à craindre de ses Sujets, & ses Sujets l'aiment plus qu'ils ne le craignent; exempt de toute inquiétude, il vit au milieu d'eux avec confiance; tout le bonheur qu'on ressent dans l'Etat, on le lui attribue; toutes les punitions qu'il ordonne, on les met sur le compte des Loix. Persuadé que ce qui régle son pouvoir, l'affermir, il ne pense jamais à l'étendre. L'autorité des Loix est le fondement de la sienne; leur accomplissement fait sa sûreté, il y trouve sa gloire: gloire bien supérieure à celle que recherchent communément par les armes ces

Princes, qui sous les moindres prétextes de bienfaisance ou d'utilité, & par le seul motif d'étendre leurs limites ou de signaler leur valeur, ne respirent que la guerre. Véritablement cette espèce de gloire peut augmenter leur puissance ou leur réputation; mais elle coûte trop cher à l'humanité dont elle répand le sang. Les Souverains ne sont-ils donc les Chefs, les Protecteurs, les Peres des autres Hommes, que pour les sacrifier à leurs passions? Et ne doivent-ils pas gémir de les y contraindre dans les occasions mêmes où l'exige indispensablement la conservation de l'Etat?

C'est ici principalement que j'admire la sage conduite des habitans de Dumocala. Avec des forces capables d'étendre leurs frontières, ils se contentent de les défendre contre l'invasion de leurs voisins; leurs armées ne sont toujours prêtes à faire la guerre que pour l'éviter. Par cette situation imposante, leur inaction devient réellement plus utile, que ne pourroient l'être les combats les moins douteux, que les conquêtes mêmes les plus heureuses.

Ce qui pourroit paroître onéreux dans cet Etat, c'est la dépense toujours la même

pour l'entretien de l'armée pendant la paix: Tems heureux & si désirable ailleurs, durant lequel un sage gouvernement cherche à se dédommager des dépenses qu'il a faites pour la levée & pour l'entretien des Troupes qu'il étoit obligé d'avoir sur pied. Mais à Dumocala, quoiqu'en retranchant par la réforme la moitié des soldats, on ne diminue rien de la paye entière de l'armée, l'Etat n'en souffre aucun dommage, & n'en est même en quelque sorte que plus heureux, puisqu'il est la moitié de cette paye étant mise dans le commerce, rapporte tous les ans à la

Caisse Militaire des intérêts qui en augmentent le fonds; qu'elle donne le moyen aux Négocians de faire à leur profit de plus grandes entreprises, & que dans le cas d'une guerre imprévûe, cette ressource rappelée aussi-tôt & sans obstacle à sa destination, dispense de mettre de nouveaux impôts sur les peuples.

Il est bien vrai, & je n'en disconviens pas, que, rigoureusement parlant, toutes les Troupes d'un Etat devroient être congédiées dès la cessation des troubles qui les ont fait rassembler; mais la défiance que les Souverains ont les uns des autres, les con-

traint à se tenir toujours armés. Epuisés par les frais d'une guerre qu'ils étoient impatiens de finir, ils continuent de s'épuiser dans la crainte d'une autre qu'on peut leur susciter; & ils donnent le nom de paix à des efforts qui les ruinent. Ainsi par les moyens mêmes qu'ils employent pour ne pas succomber dans une guerre, dont ils ne prévoient encore ni le tems, ni les motifs, ils se mettent hors d'état d'en entreprendre ou d'en soutenir aucune.

Qu'arrive-t-il en effet, après ce redoublement de dépenses qu'ils auroient dû



s'épargner? Au premier signal de guerre, ils achèvent d'accabler leurs Sujets par de nouvelles taxes, qui une fois établies durent presque toujours; & ces taxes étant difficiles ou trop longues à lever, & suffisant à peine aux préparatifs d'une première Campagne, dont dépend ordinairement le succès de toutes les autres, il arrive que les Souverains sont obligés d'hypotéquer leurs fonds, & de faire la guerre avec leur capital, dont le recouvrement n'est plus possible, même à la paix qui suit, puisque celle-ci demande encore de nouveaux frais, pour

qu'ils ne soient pas surpris au tems d'une nouvelle guerre.

Je n'ignore point que par le renvoi qui se fait alors du plus grand nombre de Troupes, un Etat se libère d'une partie des frais qu'elles lui avoient causés; & cette épargne paroît quelque chose de plus favorable que ce qu'on suppose dans Dumocala, où malgré les réformes, l'armée se paye toujours en entier; mais le renvoi des Troupes qui est en usage chez nous, ne se fait qu'à proportion de celui qu'un pareil intérêt oblige de faire dans les Etats voisins; & s'il en est, qui, pour quelque motif que ce soit, ne

[164]

congédient point leurs Troupes ou n'en congédient pas assez, tous les autres, quelque ruinés qu'ils soient, ne font-ils pas contraints d'en faire de même?

Ce que je dis ici, n'arrive que trop souvent, & telle est de nos jours la triste situation de l'Europe. Soit que ce soit l'effet de la prudence, de la crainte, ou d'une vaine ostentation, nos Princes, dans les tems même les plus tranquilles, entretiennent plus de Troupes que n'en permettent leurs besoins & qu'il ne convient à leurs finances. Mais s'il est nécessaire d'avoir un si grand nombre de Troupes

[165]

pendant la paix, & s'il paroît injuste de faire toujours payer aux Sujets, ainsi qu'à Dumocala, l'entretien de celles mêmes qu'on a réformées, pourquoi nos Souverains ne prennent-ils pas ces fonds dans leurs trésors, où en usant d'un peu plus d'économie ils pourroient facilement les trouver? Que leur coûteroit-il d'y destiner tous les ans une somme plus ou moins grande, & à l'exemple des Dumocaliens, de la mettre dans le commerce, par le moyen duquel (comme un germe qui tire son accroissement de la terre à qui on le confie,) elle augmenteroit

[166]

insensiblement & deviendrait aussi utile à ceux qui l'auroient fournie, qu'à ceux qui auroient eu soin de la faire profiter? Alors quelque guerre qui survint, on seroit en état de la soutenir, & les Peuples ne seroient point sujets à des impôts, qui, par la manière sur-tout dont on les perçoit, deviennent encore plus onéreux qu'ils ne le sont par eux-mêmes.

Ce n'est point aussi sans sujet que le Brachmane ne fait pas grand cas de la Politique Européane, & qu'il nous donne une toute autre idée de celle dont on doit user dans la conduite géné-

[167]

rale d'un Etat. Effectivement, un des grands principes de la bonne Politique, est d'entretenir dans le plus juste équilibre les rapports qui se trouvent entre les Princes & les Sujets, & de faire en sorte que les Sujets soient aussi persuadés de la justice & de la nécessité de ce qu'on leur commande, que les Princes doivent l'être du zèle & de la promptitude des Sujets à leur obéir. Si cette harmonie, qui dans l'ordre moral a des Loix aussi immuables que celles du monde Physique, venoit à être détruite, le Gouvernement Monarchique dégénéreroit en com-



mandement arbitraire, & l'obéissance se tourneroit en servitude.

La vraie Politique doit être fondée sur l'équité la plus scrupuleuse, sur l'intégrité la plus exacte, sur une assurance réciproque de protection & de service, sur un enchaînement inaltérable de secours mutuels entre les Princes & les Sujets. Non-seulement le devoir, mais l'intérêt particulier des uns & des autres l'exige, & le bonheur commun en dépend. En effet, pour ne parler ici que du Roi de Dumocala, qu'on se figure un Monarque qui aime ses Sujets, qui est  
assuré

assuré de leur cœur; qui se concilie leur estime, qui leur montre de la bonté, de l'équité, de la franchise, qui leur inspire de la confiance, & qui, sans le secours de tant de Traitans avides, fait lever de justes tributs avec une sage proportion.

Il n'a besoin, pour être respecté de ses voisins, que de l'amour qu'on lui porte & de la seule idée qu'on a partout de sa probité qui fait toute sa Politique. Ce Prince, avec sa seule bonne foi, réussit toujours dans ses projets plus promptement, plus aisément, plus sûrement qu'il ne feroit avec cette préten-

due habileté, ces trames profondes & ces détours artificieux, que la méfiance Européane a inventés, & que souvent elle rend elle-même inutiles.

S'il fût jamais des Finances bien administrées, c'est sans doute de la façon dont elles sont régies par les Dumocaliens. Il me semble voir le Roi de cette Isle semblable au Soleil, qui n'attire des vapeurs de la terre, que pour la rendre plus fertile, en les lui renvoyant. N'est-il pas certain aussi que les richesses qui font les revenus d'un Souverain, seroient bientôt taries, si après être forties

des mains de ses Sujets, & montées vers lui comme d'elles-mêmes & sans violence, elles ne retomboient aussi abondamment dans les mains de ces mêmes Sujets qui en font la source? C'est par cette circulation toujours proportionnée au bien des Peuples & des Souverains, que la constitution d'un Etat reste plus constante, plus tranquille & moins exposée à des révolutions.

Un Prince qui n'a d'autre Politique que celle dont je parle, ne sçauroit éprouver de malheurs. Sans les connoître, sans songer même à les éviter, il les prévient autant

par le bon usage de son autorité, par l'ordre qu'il met dans la perception de ses Finances, par son économie dans l'emploi de ses revenus, par l'exacte discipline qu'il fait observer à ses Troupes, que par les règles inaltérables qu'il fait suivre dans l'administration de la Justice, qui en même tems qu'elle assure l'honneur, les biens & la vie de ses Sujets, les tient tous sous le joug des Loix, c'est-à-dire, sous le joug de la raison & de la Religion, d'où toutes les Loix sont émanées.

C'est effectivement un des effets les plus heureux de la

sage Politique de Dumocala.  
La Justice s'y rend gratuitement, sans ces lenteurs qui ne font qu'appauvrir ceux qui la réclament; sans ces formalités, que ceux-là seuls entendent qui n'ont d'autres ressources pour vivre que l'art de les multiplier; en un mot, sans ces frais, ces peines, ces dangers mêmes, trop ordinaires parmi nous, & qui font que le bon droit ne se montre qu'en tremblant devant des Magistrats préposés pour le défendre; & que l'injustice au contraire s'y présente quelquefois avec un air de confiance, qui n'est que trop



souvent le présage du triomphe qu'elle y obtient. Véritablement c'est une espèce d'avantage dans un Gouvernement, que la Justice chargée d'en bannir les désordres, soit, par les frais qu'elle occasionne & par les inconvéniens qui l'accompagnent, une des premières punitions de ces mêmes désordres, dont il importe d'arrêter le cours. Que ce soit un effet de l'orgueil ou de la jalousie, de la haine ou de la vengeance, les dissensions croissent tous les jours dans nos Villes. Les Citoyens y vivent sans s'aimer, & il n'en est point qui livré à lui-même & dégagé

du frein des Loix, ne voulût indistinctement attirer à lui seul tous les biens, tous les privilèges, tous les honneurs dont les autres jouissent.

Ce qu'on ne peut faire impunément contre les Loix, on tâche de le faire de l'aveu des Loix mêmes. Delà cette foule de procès qu'on intente sans sujet, & qu'on n'espère que trop souvent de gagner sans raison.

A ce mal trop commun & si contraire à l'union & à la paix, quel remède peut-on apporter? Le Gouvernement ne sçauroit punir ce qu'il ne peut empêcher; dans ce cas il doit du moins faire enforte

que l'intérêt personnel réprime un abus qu'il condamne.

Je ne voudrois donc pas absolument blâmer la coutume introduite dans les Tribunaux d'acheter les conseils des Jurisconsultes & de payer leur travail. Ce que je voudrois, ce seroit d'empêcher les Citoyens d'entamer des procès douteux, dans lesquels un Avocat leur promet quelquefois un succès qu'il n'espère pas lui-même.

A ces Conseillers mercénaires, & que je regarde comme une peste, dont les ravages sont d'autant plus grands qu'aucun Prince ne songe à les arrêter, il faut

droit que l'Etat substituât à ses frais un certain nombre de gens habiles & désintéressés, qui consultés par les parties, avant un premier éclat, leur exposeroient naïvement & gratuitement l'injustice ou l'équité de leurs prétentions; & par les craintes ou les espérances qu'ils leur donneroient, les engageroient à renoncer à leur dessein, ou les encourageroient à le suivre.

Cette espèce de Tribunal seroit d'autant plus utile qu'il seroit échouer la plupart des passions qui divisent les hommes, & les détruiroit d'autant plus aisément, que ces

[178]

passions encore naissantes n'auroient pas eu le tems de prendre ce degré de chaleur, qui les enflâme ordinairement au premier choc qu'elles reçoivent.

Je suppose qu'il seroit libre de consulter les Jurisconsultes dont je parle, ou de porter tout d'un coup ses demandes aux Tribunaux établis pour en décider souverainement; mais quel est le Citoyen qui désirant ne rien hasarder dans une affaire importante, négligeroit des avis émanés d'une prudence éclairée, & dégagée de toute sorte d'intérêt? Quel est aussi le Citoyen, qui s'étant vû con-

[179]

damné par des hommes respectables, oseroit recourir à un Juge ordinaire (comme il le pourroit en effet) & qui voudroit risquer d'acheter à grands frais la honte & le chagrin de voir un sage avis confirmé par un Arrêt irrévocable?

Au reste, si je n'ai approuvé qu'avec quelque restriction la manière dont la Justice est administrée dans Dumocala, il n'en est pas de même de la Police de cette Isle.

Rien, à mon avis, n'est plus admirable, ni plus digne d'être imité dans toutes sortes d'Etats, que les Conseils

H vj



particuliers des Provinces, qui ont une relation immédiate avec les Ministres qui composent le Conseil du Roi. Nul moyen n'est plus sûr pour entretenir l'ordre dans un Gouvernement, pour en expédier plus promptement les affaires & pour les tirer des mains oiseuses d'une foule d'Officiers inutiles, qui par leurs Charges ne font qu'en augmenter la confusion.

Enfin, par tout ce que je viens de vous exposer, vous conviendrez, MONSIEUR, qu'il n'y a rien de chimérique dans les idées du Brachmane; qu'on remarque, au

contraire, dans ce qui se pratique à Dumocala, un Plan bien suivi; que dans ce Plan se trouvent les principes d'une bonne Politique & les moyens qui en facilitent l'application à toutes les différentes branches d'un Gouvernement, & qu'enfin de ces principes & de ces moyens résulte la véritable grandeur d'un Prince, laquelle est toujours inséparable du bonheur de ses Sujets.



## EXTRAIT

DE L'OUVRAGE PRÉCÉDENT

*Tiré du Journal de Trévoux.*

**I**L y a, dans ce Volume, deux Ouvrages ; celui qu'énonce le frontispice, & un autre intitulé *Réponse à la Lettre d'un Ami* : tous deux sortis de la même main, tendant au même but, & dignes des mêmes éloges.

Le premier est une espèce d'apologue. On imagine qu'un Voyageur Européen, échoué dans une Isle de la Mer des Indes, y trouve des

habitans pleins de mœurs, d'humanité, de sagesse; tels en un mot qu'on peint toujours les hommes, quand on ne pense qu'à ce qu'ils devroient être. Tous ces Infulaires n'étoient pas néanmoins des modèles de vertu. Il y avoit, dans ce grand pays, des cantons peuplés de Sauvages, d'autres où les vices regnoient comme dans l'ancien monde. Le Royaume seul de Dumocala, (c'est celui où aborda l'Européen) étoit bien tenu & bien gouverné.

Le Voyageur fut bientôt à portée de s'en convaincre, par l'entretien qu'il eut avec

un Brachmane *qui joignoit à l'étude & à l'administration des Loix des fonctions Sacerdotales.* Ce Sage expliqua d'abord le plan de sa Religion : il n'étoit pas idolâtre, il savoit, sur Dieu, sur la nature de l'ame, sur l'espérance d'une autre vie, tout ce que la raison seule dénuée des lumières de la révélation pouvoit lui en apprendre. Il avoit entendu parler de la Religion Chrétienne, mais trop peu pour la bien connoître; & l'Européen ne profita point de l'occasion qui se présentoit de la développer davantage. On lui en fait ici une espèce de reproche, mêlé



toutefois de quelques raisons propres à diminuer sa faute. Ce Voyageur n'étoit point fait aux controverses de Religion ; il avoit peu de tems à rester dans l'Isle ; *Il crut par ces motifs devoir se borner à prier intérieurement le Seigneur d'opérer par ses graces ce qu'il n'osoit présumer de faire par ses discours.*

L'objet capital de l'entretien fut le gouvernement des Peuples, la science de commander aux hommes : en quoi l'Auteur fait voir le talent qu'il a de choisir toujours des sujets où l'expérience l'a rendu très-habile & très-digne d'instruire les

autres. On peut se rappeler *la voix libre du Citoyen ; le Philosophe Chrétien ; la Réponse au Citoyen de Genève : Ouvrages qui ont honoré la raison & la Littérature.* Celui-ci contient des principes encore plus réfléchis, des détails plus étendus & plus importants. On le verra bientôt par les exemples que nous citerons.

Sur un mot qu'avoit dit le Voyageur pour justifier la Politique qui regne en Europe, le Brachmane se mit presque en colère. *La Politique*, reprit-il vivement : » C'est-là votre grande science ; ce ; c'est l'unique ressort de

[188]

» vos actions, & le mobile  
 » surtout de votre ambition  
 » & de votre avarice. Qui-  
 » conque n'a point de mérite  
 » parmi vous, doit être tenté  
 » d'y avoir recours, ou pour  
 » s'ouvrir un chemin aux  
 » honneurs, ou pour s'en  
 » frayer un à la fortune.  
 » Ainsi vous vous êtes fait  
 » un art de ne jamais paroî-  
 » tre tels que vous êtes, pour  
 » séduire ceux qui auroient  
 » intérêt de vous approfon-  
 » dir. Tel honnête homme  
 » même dans vos climats,  
 » prendra le parti de démen-  
 » tir ses sentimens de probité,  
 » pour complaire aux pas-  
 » sions d'un homme sans hon-

[189]

» neur, qui peut lui procu-  
 » rer quelque avantage. Ce  
 » n'est que par des voyes  
 » obliques que vous allez à  
 » vos fins; aucun de vous ne  
 » marche à découvert, s'il  
 » ne veut s'exposer à se per-  
 » dre. Mais en bannissant la  
 » bonne foi de vos sociétés,  
 » vous en avez anéanti la  
 » douceur & la confiance;  
 » & tel est votre malheur que  
 » vous ne pouvez plus distin-  
 » guer le vice ni la vertu, la  
 » vérité ni le mensonge, &  
 » que la supposition où vous  
 » êtes sans cesse que chacun  
 » cherche à tromper, achève  
 » d'anéantir parmi vous jus-  
 » qu'aux moindres restes de

» candeur & de franchise. »

Il étoit aisé de conclure, comme fit l'Européen, que son Brachmane n'étoit point politique; & toute la suite du discours manifeste de plus en plus ses sentimens d'opposition, d'aversion même, à l'égard de ce qu'on vante ici comme le premier principe du Gouvernement. Cet Insulaire guidé par sa raison seule, attaque notre *Politique* dans la notion qu'on s'en est faite, dans les pratiques qu'elle ordonne; dans les effets qu'elle opère. Pour gouverner les hommes, le Brachmane ne demande & ne permet que de la prudence &

de la droiture: c'est-là toute sa politique. » Elle n'exige, » *continue-t-il, en adressant tous* » *jours la parole au Voyageur,* » ni les ténèbres dont la vôtre s'enveloppe, ni les faux-fuyans, ni les prestiges que vous lui supposez pour réussir. Infiniment plus aisée, elle n'en est que plus sûre. Ainsi tel homme parvient infailliblement dans le monde, qui cultivant ses talens avec soin, modeste & réglé dans ses mœurs, ami des gens vertueux & leur émule, cherche à servir sa Patrie; & sans intrigues ni cabales, n'ambitionne d'autre gloire que



[192]

» celle de la bien servir. Ainsi  
 » tout Souverain qui sçait se  
 » faire respecter de ses Enne-  
 » mis par sa bonne foi, plus  
 » que par sa valeur & sa puis-  
 » sance, & se faire aimer de  
 » ses Sujets autant par son  
 » amour pour la Justice que  
 » par sa bonté, ne peut man-  
 » quer de réussir dans tout  
 » ce qu'il lui plaira d'entre-  
 » prendre, sans qu'il ait be-  
 » soin d'avoir recours à ces  
 » manèges obscurs, & à ces  
 » raffinemens incertains qui  
 » font l'essence & la honte de  
 » votre politique. »

Le Brachmane dévelop-  
 pant toujours davantage la  
 politique de son Pays, ra-  
 conte

[193]

conte au Voyageur comment  
 à Dumocala les Loix sont en  
 petit nombre & toutes bien  
 observées: comment le Sou-  
 verain de ce Royaume ne  
 fait pas consister sa gloire  
 dans le mérite équivoque des  
 actions belliqueuses; mais  
 dans une application con-  
 stante à maintenir la paix  
 avec ses voisins, à gagner  
 leur confiance par sa droi-  
 ture & par son desintéresse-  
 ment: comment ces qualités  
 ne l'empêchent pas de porter  
 à la guerre une intrépidité de  
 Héros, quand son honneur,  
 le bien de son Etat & la Ju-  
 stice l'obligent d'en venir aux  
 armes: comment on entre-

I

tient toujours, dans ce Royaume, la même quantité de Troupes tant pour assurer la tranquillité publique, que pour prévenir tout ce qui pourroit troubler les autres contrées de l'Isle : comment ce grand nombre de Troupes ne surcharge pourtant point l'Etat, parce qu'on renvoie aux travaux de la Campagne les Corps Militaires qui ne font point de service durant la paix : il y a sur tout ceci des explications qui manifestent l'ordre le mieux entendu, la plus saine, la plus saine & la plus douce politique. Nous citons un exemple : » La désertion, si com-

» mune dans vos Etats, *continue le Brachmane*, nous l'éviterons par un moyen pres-  
 » que infaillible. Nous donnons à nos Soldats un sol  
 » par jour au-delà de leur paye ordinaire ; mais ce  
 » sol nous le retenons pour en faire une masse, qu'on  
 » leur remet à l'expiration de leur engagement, comme une récompense de leur  
 » service. Cet engagement, pour le dire en passant, ne  
 » se prolonge jamais au-delà de son terme, & l'on est  
 » aussi exact à licentier un  
 » Soldat, quel qu'il puisse être, qui a fait son tems, qu'à  
 » lui rendre compte du dé-

[196]

» pôt qu'on lui a réservé, &  
 » qu'il a droit d'exiger. Ne  
 » croyez pas que ce dépôt  
 » périsse avec lui s'il vient à  
 » périr lui-même. En ce cas,  
 » on le remet à sa famille.  
 » Et cette destination, tou-  
 » jours immanquable, est en-  
 » core un motif à nos Sol-  
 » dats de ne pas abandonner  
 » les Drapeaux sous lesquels  
 » ils sont obligés de com-  
 » battre. »

L'Insulaire expose ensuite  
 l'ordre qui regne dans les  
 Finances, dans l'administra-  
 tion de la Justice, dans la  
 manutention de la Police :  
 Articles aussi essentiels au  
 gouvernement d'un Etat,

[197]

que la discipline Militaire &  
 l'entretien des Troupes. On  
 trouve ici sur chacun de ces  
 objets des plans admirables,  
 qui n'ont pu être imaginés  
 que par un homme destiné à  
 porter également le glaive de  
 Mars & la balance de Thémis.  
 Le Brachmane rend toutes  
 ces idées clairement &  
 vivement; il retombe après  
 cela sur l'Européen son in-  
 terlocuteur; il lui fait des  
 questions, il le presse, il le  
 force, en quelque sorte, de  
 convenir que la Politique  
 d'Europe est bien inférieure  
 à celle de l'Inde. Mais abandon-  
 nons tout ceci aux atten-  
 tions du Lecteur, & passons

I iij



au second Ouvrage qui est la  
*Réponse à la Lettre d'un Ami.*

On feint que la précédente Brochure, l'*Entretien de l'Européen avec le Brachmane*, ayant été communiquée à un Ami, cet homme sage & intelligent en prit occasion de faire, dans une Lettre, des observations très-judicieuses; & que cette Lettre fut suivie d'une Réponse qui est la Pièce dont nous allons rendre compte. Au fond ceci est comme l'explication de l'Apologue: c'est un morceau qui a pour but de faire voir que les idées contenues dans la *Relation du Voyageur*, sont aussi aisées dans la pratique qu'elles

paroissent utiles dans la spéculation.

Voilà ce qu'on gagne à recevoir des plans de Gouvernement de la main des Experts dans l'Art de regner. Comme ils ont une grande connoissance des hommes, ils savent proportionner les règles aux besoins, aux défauts même de l'humanité. Ils évitent ces théories sublimes qui fournissent beaucoup à l'admiration, sans laisser presque rien à la pratique: idées purement abstraites, fruits inutiles d'une Philosophie trop indépendante des usages du monde.

L'Auteur de cette Lettre

ayant mis lui-même un juste  
 temperament de beauté & de  
 facilité dans toute la Politi-  
 que du Royaume de Dumo-  
 cala, tous les avis qu'il donne  
 en conséquence sont extrê-  
 mement relatifs aux forces,  
 aux lumières, aux intérêts  
 de toute Nation qui voudra  
 se les appliquer. Voici des  
 exemples.

» On avoit soin, chez les  
 » Dumocaliens, de réserver,  
 » dans tous les Villages, un  
 » certain terrain qui devoit  
 » être cultivé par toute la  
 » Communauté, & dont la  
 » récolte servoit tous les ans  
 » à remplir un Magasin que  
 » l'on n'ouvroit qu'en des

» faisons stériles, pour sub-  
 » venir aux besoins des Ha-  
 » bitans. Sans doute, un pa-  
 » reil établissement étoit aussi  
 » ancien que le Village mê-  
 » me : car les champs une  
 » fois partagés entre les par-  
 » ticuliers, il n'eût plus été  
 » possible d'en distraire le  
 » terrain qui devoit servir de  
 » ressource au public dans un  
 » tems d'indigence. Cet in-  
 » convénient se trouve parmi  
 » nous. Chaque arpent de  
 » terre a son Propriétaire, &  
 » personne ne consentiroit  
 » aujourd'hui (même pour  
 » le bien public) qu'on re-  
 » tranchât quelque chose du  
 » terrain qui lui appartient.»

Mais l'Auteur imagine un  
 moyen qui pourroit remé-  
 dier à cet inconvénient, » qui  
 » pourroit, *dit-il*, nous ren-  
 » dre aussi heureux que les  
 » habitans de Dumocala : ce  
 » seroit d'engager chacun de  
 » ceux qui possèdent des ter-  
 » res dans un district, de  
 » donner tous les ans la cen-  
 » tième partie de leur récol-  
 » te, qui seroit mise en ré-  
 » serve dans un Magasin pu-  
 » blic, pour les besoins ur-  
 » gens de ce même district.  
 » Une rétribution si modi-  
 » que ne seroit à charge à  
 » personne, & deviendrait  
 » néanmoins considérable par  
 » le grand nombre de ceux de

» qui on l'exigeroit. Le plus  
 » pauvre ne pourroit refuser  
 » cette portion de grains,  
 » puisqu'il la retrouveroit  
 » dans son besoin, peut-être  
 » plus sûrement que s'il l'eût  
 » gardée chez lui pour son  
 » usage. Ce n'est pas même  
 » sur ce centième seul qu'il  
 » pourroit compter, il au-  
 » roit part à celui des autres :  
 » & les grains qu'il auroit  
 » fournis dans une année  
 » heureuse, sans presque s'en  
 » ressentir, il les recevrait  
 » avec usure quand la récolte  
 » viendrait à manquer.»

Tout ceci au reste paroît si  
 aisé à l'Auteur, qu'il ne peut  
 comprendre comment cha-



que Communauté ne pense point à l'exécuter pour son propre intérêt. C'est qu'on ne réfléchit point assez sur les maux inséparables des pratiques ordinaires; sur les distractions de bled, qui, dans les années d'abondance, se font sans règle, sans prudence & sans amour du bien public; sur les monopoles qui se multiplient durant la disette; sur le commerce ruineux qui se fait avec l'Etranger: souvent il nous revend nos bleds au double de ce qu'il les avoit achetés... il profite également de notre abondance & de notre disette; il reçoit nos denrées à un prix modique, & par le prix

qu'il met à ce qu'il nous en redonne, il trouve le secret de ne rien dépenser pour celles qu'il consomme, & de s'enrichir à nos dépens par le moyen de celles qu'il ne peut consommer.

Il y avoit à Dumocala des Ecoles publiques pour la jeunesse, & des asiles pour les Citoyens hors d'état de servir la Patrie. L'ordre & la discipline qui regnoient dans ces Maisons, donnent lieu à l'Auteur de remarquer les défauts de nos Collèges & de nos Hôpitaux. Il trouve surtout de grands inconvéniens dans la multiplicité des Collèges; dans la facilité avec laquelle on y admet les gens de la

Campagne; dans l'usage qui s'est introduit d'élever au Sacerdoce, ou de recevoir à la profession Religieuse une multitude d'hommes que leur naissance destinoit à l'Agriculture. Le Sage qui nous parle veut bien que l'Eglise ait des Sujets; mais il n'approuve point ces vocations prétendues, qu'inspire la paresse ou l'ambition, ces consécractions déplacées qui ôtent aux Villes des Artisans, & aux Campagnes des Laboureurs.

A l'égard même des Citoyens qu'on peut appliquer aux Sciences, on trouve ici des principes d'une très-grande considération. » Il seroit à

» souhaiter, dit l'Illustre &  
 » très-respectable Auteur, qu'il  
 » n'y eût dans chaque Pro-  
 » vince du Royaume qu'un  
 » seul Collège, où des Pro-  
 » fesseurs habiles dans toutes  
 » les Sciences, & des Maî-  
 » tres expérimentés dans tous  
 » les Arts, seroient gagés par  
 » l'Etat & obligés d'instruire  
 » la jeunesse: leur premier  
 » soin seroit d'examiner l'in-  
 » clination & la portée de  
 » chacun des sujets qu'on  
 » leur présenteroit; ils em-  
 » ployeroient quelque tems  
 » à cet examen, & durant  
 » cette espèce de Noviciat,  
 » on verroit percer le talent  
 » des jeunes élèves. Ce talent

» une fois connu, on s'appli-  
 » queroit à le cultiver, &  
 » l'on ne risqueroit jamais  
 » d'en employer aucun, si  
 » j'ose parler ainsi, contre le  
 » gré de la nature. Les pro-  
 » grès dans les Sciences &  
 » dans les Arts en feroient  
 » plus rapides; les fruits plus  
 » avantageux à la Société;  
 » les Maîtres moins excédés  
 » de peines inutiles; les di-  
 » vers emplois de l'Etat  
 » mieux remplis; & contre  
 » l'usage de nos jours, les  
 » Charges manqueroient plu-  
 » tôt aux Sujets, que les Su-  
 » jets ne manqueroient aux  
 » Charges. »

Toute la suite mériteroit

d'être copiée; & ce projet de  
 borner le nombre des Collè-  
 ges recevroit de nous, s'il  
 en étoit besoin, des éloges  
 très-sincères. A la renaissan-  
 ce des Lettres, on a fait  
 comme dans toutes les nou-  
 velles Institutions. On a con-  
 sidéré les avantages, sans  
 penser aux inconvéniens &  
 aux abus. On a cru mettre  
 beaucoup de connoissances  
 dans le monde en plaçant des  
 Ecoles partout; & l'on n'a  
 pas vû qu'il y auroit, dans la  
 plupart de ces Maisons d'in-  
 struction, des Maîtres très-  
 médiocres, & des Disciples  
 très-mal choisis; qu'on é-  
 prouveroit de l'embarras



pour l'honoraire des premiers & de la difficulté pour le bon gouvernement des seconds; que dans les uns & les autres l'émulation trop partagée s'anéantiroit peu-à-peu; que les idées se rétrécissent suivant le Théâtre où ces sortes d'enseignemens se donneroient, & qu'enfin, à force de vouloir rendre les hommes habiles, on ne réussiroit souvent qu'à augmenter leurs défauts, qu'à fomenter leurs passions, & qu'à remplir l'Etat de sujets inutiles ou même dangereux.

On croit peut-être que l'encouragement du commerce seroit un point capital dans

le Livre qui nous occupe. C'est ici qu'il ne faut pas prendre le change. A Dumocala on évitoit toute espèce de rapports avec l'Etranger: par-là on se maintenoit dans la paix, dans l'amour de l'ordre, dans l'estime d'une médiocrité précieuse, dans la possession des bonnes mœurs.

» Les Dumocaliens ne pou-  
 » vant eux-mêmes franchir  
 » les mers qui leur servoient  
 » de barrière, il ne leur étoit  
 » pas possible d'échanger l'â-  
 » preté mâle & vigoureuse  
 » de leur caractère, contre  
 » cette futile délicatesse de  
 » génie, contre cette urba-  
 » nité lâche & artificielle

» qui, dans les autres Na-  
 » tions, énerve les sentimens  
 » plus qu'elle ne les adoucit,  
 » & les amollit plus qu'elle  
 » ne les humanise. Il est bien  
 » certain en effet que les Peu-  
 » ples se gâtent mutuelle-  
 » ment par le commerce qui  
 » les fait communiquer les  
 » uns avec les autres. Nous  
 » pouvons en juger par notre  
 » liaison actuelle avec nos  
 » voisins. De ces Royaumes  
 » où nous sommes dans l'ha-  
 » bitude de répandre la fri-  
 » volité de nos modes, qu'a-  
 » vons-nous rapporté jusqu'à  
 » présent, que des problèmes  
 » hardis sur la Religion, des  
 » doutes bisarres sur les de-

» voirs de l'homme, des pa-  
 » radoxes injurieux à l'auto-  
 » rité des Rois, un mépris in-  
 » décent pour les bienféan-  
 » ces, une funeste indifféren-  
 » ce pour la Patrie, pour la  
 » société, pour la vie même;  
 » qu'une Philosophie enfin  
 » qui ne fait tout dépendre  
 » des seuls ressorts de la Na-  
 » ture, que parce qu'elle ne  
 » les connoît pas, & qui ne  
 » se vante de les connoître  
 » que pour autoriser les pas-  
 » sions, & leur permettre  
 » indifféremment tout ce qui  
 » peut les satisfaire ? »

Pour faire bien connoître  
 l'altération que le commerce  
 a mise dans nos mœurs,

l'Auteur nous raproche de  
 nos Ancêtres : » Quel con-  
 » traſte, s'écrie-t-il ! . . . Il  
 » eſt vrai qu'en tout tems les  
 » hommes ont eu les mêmes  
 » paſſions, les mêmes deſirs,  
 » des ſentimens à-peu-près  
 » ſemblables ; mais nos An-  
 » cêtres moins vifs, moins lé-  
 » gers, moins biſarres, moins  
 » avides de changemens &  
 » de nouveautés, plus mo-  
 » dérés & plus ſimples, ne  
 » rafinoient point comme  
 » nous ſur les plaiſirs, rou-  
 » giſſoient de leurs foibleſſes,  
 » ne faiſoient pas trophée de  
 » leurs deſordres. Ils reſpe-  
 » étoient les droits de la na-  
 » ture, les règles de la bien-

» ſéance, les loix de l'hon-  
 » neur ; ils ne ſoumettoient  
 » point, comme nous, les  
 » maximes de la Religion aux  
 » frivoles lueurs d'une raiſon  
 » corrompue par la volupté ;  
 » ils ne prenoient pas un hon-  
 » teux Pyrrhonisme pour de  
 » l'eſprit, les graces de la  
 » mode & du caprice pour  
 » du mérite, & une politeſſe  
 » apprêtée pour l'unique de-  
 » voir de la Société. »

Cependant on ne prétend  
 pas ici détruire le commerce :  
 on en reconnoît les avanta-  
 ges ; mais, ajoute l'Auteur,  
*je voudrois auſſi modérer en nous  
 cet ardent amour des richesses,  
 & cette téméraire ambition qui*



*sert à l'enflammer.* Voilà comme il faut toujours parler des choses utiles en elles-mêmes, & dangereuses par l'abus que nous pouvons en faire. Les Sciences, les Arts, le Commerce sont dans ce cas-là : laissons-les subsister ; mais suggérons des tempéramens, des préservatifs, des remèdes même contre la fougue & la multitude des Passions.

C'est le ton général qui regne dans tout cet Ouvrage, dont nous ne pouvons représenter ni même indiquer tous les traits. Il y a par exemple un excellent morceau de comparaison entre le Gouvernement Républicain

blicain & le Gouvernement Monarchique. L'Auteur préfère ce dernier, mais quelles précautions n'insinue-t-il pas pour que l'exercice du pouvoir absolu fasse le bonheur du Prince & des Sujets !

Il examine aussi la manière dont la Guerre, les Finances, la Justice, la Police étoient administrées chez les Dumocaliens. Il trouve, dans toute la conduite de ce Peuple, des modèles de raison, d'équité, d'humanité, de sagesse & vraie politique. Sur l'Article particulier qui concerne la Justice, nous remarquons un système réalisé sous les yeux & par la libé-

ralité de l'Auteur dans le  
 pays où l'on a le bonheur  
 de le posséder. Pour empê-  
 cher les Citoyens d'entamer  
 des Procès douteux, » il  
 » faudroit, *dit-il*, que l'Etat  
 » substituât à ses frais, un  
 » certain nombre de gens ha-  
 » biles & desintéressés, qui,  
 » consultés par des Parties,  
 » avant un premier éclat,  
 » leur exposeroient naïve-  
 » ment & gratuitement l'in-  
 » justice ou l'équité de leurs  
 » prétentions.... Cette espèce  
 » de Tribunal seroit d'autant  
 » plus utile qu'il seroit é-  
 » chouer la plupart des pas-  
 » sions qui divisent les hom-  
 » mes, & les détruiroit d'au-

» tant plus aisément que ces  
 » passions encore naissantes,  
 » n'auroient pas eu le tems  
 » de prendre ce degré de cha-  
 » leur, qui les enflamme or-  
 » dinairement au premier  
 » choc qu'elles reçoivent.»

Ceci, encore une fois,  
 s'exécute, non à Dumocala,  
 mais en Lorraine par les or-  
 dres & sous la direction d'un  
 grand Roi, qui surpasse en  
 quelque sorte tous les be-  
 soins de l'humanité par le  
 nombre & la variété des  
 moyens qu'il imagine de  
 faire du bien aux hommes.

Nous terminons ici notre  
 extrait, en disant du Livre  
 qui en a fourni la matière :

*Dicendi genus verè regium est ;  
 profluens tanquam à fonte , &  
 nihilò minus , sicut ordo naturæ  
 postulat : rivis diductum suis ,  
 plenum facilitatis , felicitatisque ,  
 imitans neminem , nemini imita-  
 bile. Baco , L. I. de Dignitate  
 & Augm. Scient.*



## EXTRAIT

DU MÊME OUVRAGE

*Tiré des Lettres sur quelques  
 Ecrits de ce Tems ,  
 par M. FRÉRON.*

**Q**UAND vous ne feriez  
 attention, MONSIEUR,  
 qu'à cette foule prodigieuse  
 d'ouvrages de fiction, nés  
 de l'oisiveté des Ecrivains &  
 des Lecteurs, ne trouveriez-  
 vous pas déjà l'Empire Ro-  
 manesque d'une assez vaste  
 étendue? Cependant ce ne  
 sont point encore là ses limi-  
 tes. Il semble affecter une do-



mination universelle, & vouloir s'affervir toutes les Républiques Littéraires. Indépendamment des Contes, des Aventures, des Mémoires, des Voyages, des Histoires mêmes, où la Fable est en possession de regner, elle s'est élevée jusqu'aux plus sublimes régions du Parnasse, & nous avons presque autant de Romans de Morale, de Philosophie & de Politique que nous en avons dans le genre frivole. Pour ne parler que des Ecrits sur les différentes sortes de Gouvernement, combien y en a-t-il qui ne présentent que de brillantes chimères, dont la

théorie fait honneur à ceux qui les ont enfantées, & dont la pratique feroit rire à leurs dépens.

N'allez pas confondre parmi ces beaux songes, Monsieur, l'*Entretien d'un Européen avec un Insulaire du Royaume de Dumocala*. Ce ne sont point ici les rêves de l'Abbé de Saint-Pierre, ni même ceux de Platon. C'est un système de Gouvernement bien conçu, bien lié, bien développé, & dont l'exécution est aussi facile que la spéculation en est sublime.

L'Auteur feint d'avoir entrepris le voyage des Indes; il a été jetté par la tempête

fur des côtes inconnues, où  
 le vaisseau qui le portoit s'est  
 brisé contre un rocher. Seul  
 il échappe au naufrage, &  
 gagne heureusement la terre.  
 Il s'avance dans le pays; il  
 découvre un Village bien bâti;  
 il s'y rend; les habitans  
 s'assemblerent autour de lui;  
 leur étonnement lui fait com-  
 prendre que leur contrée est  
 inaccessible aux Etrangers.  
 Ils lui donnent du secours.  
 Le plus considérable de la  
 troupe le prend par la main,  
 & le mène dans sa maison.  
 Il y reste un mois. Deux choses  
 le surprirent & l'édifièrent  
 en même-tems dans ce  
 Village. » C'étoient deux

» bâtimens, dont l'un servoit  
 » de magasin à bled. On le  
 » remplissoit tous les ans de  
 » la récolte d'un terrain de-  
 » stiné uniquement à cet usage.  
 » Ce terrain appartenoit  
 » à la Communauté; elle étoit  
 » obligée de le cultiver  
 » avec soin, & l'on ne tou-  
 » choit au magasin que dans  
 » le cas d'une extrême disette.  
 » Alors on partageoit  
 » ce précieux dépôt, suivant  
 » le besoin actuel de chaque  
 » famille. L'autre bâtiment  
 » étoit un Hôpital entretenu  
 » aux frais des habitans; il  
 » ne servoit que pour les pauvres  
 » du lieu, lorsqu'on les  
 » sçavoit hors d'état de ga-

» gner leur vie par le travail,  
 » ou de se procurer la santé  
 » dans leurs maladies.»

L'ordre vint de conduire  
 notre Voyageur à la Capi-  
 tale. Il remarque dans sa rou-  
 te des terres bien cultivées.  
 L'abondance regne dans tous  
 les lieux, la joie sur tous les  
 visages. Au bout de trois  
 semaines il arrive dans une  
 Ville immense, dont les rues  
 étoient propres, larges &  
 bien percées. L'air y paroif-  
 soit aussi pur qu'à la campa-  
 gne. Les maisons des particu-  
 liers étoient commodes sans  
 faste. La pompe & la ma-  
 gnificence distinguoient les  
 édifices publics. » L'un de

» ces édifices avoit été con-  
 » struit pour servir d'Ecole  
 » ou d'Académie aux jeunes  
 » gens du Pays, de quelque  
 » condition qu'ils fussent. Des  
 » Maîtres dans toutes sortes  
 » d'Arts & de Sciences y  
 » étoient entretenus, & ceux  
 » des Ecoliers qui n'avoient  
 » pas les moyens de fournir  
 » à leur pension, y étoient  
 » élevés avec autant de soin  
 » que ceux qui étoient en état  
 » d'y satisfaire. Cette pension  
 » d'ailleurs étoit si modique,  
 » qu'il étoit peu de familles  
 » qui ne pussent la payer.  
 » Dans cette Ecole on n'en-  
 » seignoit point les Langues  
 » étrangères; on n'y culti-



» voit que les Arts & les  
 » Sciences qui pouvoient être  
 » utiles à l'État. Chacun étoit  
 » élevé dans le talent qui lui  
 » étoit propre, & la voca-  
 » tion aux emplois ne dépen-  
 » doit point de la volonté des  
 » parens. C'étoit le goût qui  
 » en décidoit : & que ne peut  
 » point le goût quand c'est la  
 » nature qui le donne ! »

L'Européen, le troisième  
 jour de son arrivée, est pré-  
 senté à un homme vénéra-  
 ble ; c'étoit une espèce de  
 Brachmane. Après avoir re-  
 çu l'Etranger d'un air affa-  
 ble, il le remet entre les  
 mains d'un de ses Officiers,  
 en lui recommandant de lui

enseigner au plutôt la Lan-  
 gue du Pays. Il la sçut passa-  
 blement au bout de trois  
 mois, & il fut en état de s'ex-  
 pliquer avec le Brachmane.  
 C'est donc ici que commence  
 cet admirable *Entretien*, qui  
 renferme le plan du Gouver-  
 nement le plus sage & le plus  
 éclairé.

Le Brachmane étoit un  
 homme instruit de nos mœurs  
 & de nos Loix. Il avoit lû  
 dans sa jeunesse une de nos  
 Histoires Générales, qu'il  
 avoit fait traduire par un  
 Esclave Européen, qu'un é-  
 vénement pareil à celui de  
 notre Voyageur avoit amené  
 dans son Pays. Il se rappelle

tous les détails qu'il avoit lûs  
 dans ce Livre, & il raisonne  
 avec beaucoup de justesse.  
 » Vos Gouvernemens, *dit-*  
 » *il*, sont de deux sortes; les  
 » uns Monarchiques, les au-  
 » tres Républicains. Dans  
 » ceux-ci regne la Liberté,  
 » espèce d'idole semblable à  
 » ces figures inanimées qu'a-  
 » dorent nos Sauvages, &  
 » qui n'ont pas le pouvoir de  
 » les rendre heureux. Il n'est  
 » pas possible en effet que  
 » dans un Etat où personne  
 » ne peut être forcé d'obéir,  
 » chacun ne s'arroge le droit  
 » de commander. Et quel or-  
 » dre peut regner dans une  
 » confusion de pouvoirs,

» dont aucun ne peut se sou-  
 » tenir, s'il ne contraint à cé-  
 » der tous ceux qui le com-  
 » battent! Quelle uniformité  
 » de vûes & de sentimens  
 » pourra-t-on espérer dans  
 » une Nation, où chacun se  
 » fait un mérite de l'indépen-  
 » dance, & où cette indé-  
 » pendance, toujours impu-  
 » nie, ne fait valoir la raison  
 » que par orgueil! De pareils  
 » inconvéniens ne se trou-  
 » vent point dans l'Etat Mo-  
 » narchique. Je le crois plus  
 » propre à contenir l'impé-  
 » rieuse vanité des hommes,  
 » & bien plus capable de fixer  
 » leur inconstance & leur lé-  
 » gèreté. C'est proprement

» dans un pareil Etat qu'on  
 » jouit tranquillement & sù-  
 » rement de cette précieuse  
 » liberté, qui, dans ceux  
 » dont je viens de parler,  
 » n'est qu'une source de ré-  
 » volutions malheureuses.  
 » Cette liberté se fait sentir  
 » surtout sous un Prince qui  
 » est persuadé que sa gloire  
 » & son bonheur ne dépen-  
 » dent que de ses vertus &  
 » de l'amour de ses Peuples.  
 » Tel est celui qui nous gou-  
 » verne, ajouta le Brachma-  
 » ne. Comme il ne distingue  
 » point ses intérêts d'avec les  
 » nôtres, il voudroit aussi  
 » que tous ses biens fussent  
 » à nous. Il croit n'en jouir

» que lorsqu'il les donne, &  
 » il en jouit en effet par notre  
 » reconnoissance, toujours  
 » prête à faire remonter dans  
 » ses mains ce qu'elles ont ré-  
 » pandu dans les nôtres. »

A ce portrait des deux for-  
 tes de Gouvernemens succé-  
 de celui de deux sortes de  
 Politiques, celle des *Dumoca-*  
*liens* & celle des Européens.  
 » Vous vous êtes fait, dit le  
 » sage Brachmane, un art de  
 » ne jamais paroître tels que  
 » vous êtes, pour séduire  
 » ceux qui auroient intérêt  
 » de vous approfondir.... A  
 » mon avis, la meilleure Po-  
 » litique dans le Gouverne-  
 » ment des Etats, ainsi que



» dans la conduite de la vie ;  
 » est celle de n'en avoir au-  
 » cune, & de ne se servir en  
 » tout ce que l'on fait que  
 » des moyens que le bon sens  
 » prescrit & que la raison  
 » autorise. Entre cette Poli-  
 » tique & la vôtre, il y a pré-  
 » cisément la même différen-  
 » ce qu'entre le bon esprit &  
 » le bel esprit. Celui-ci, plus  
 » brillant que solide, dédai-  
 » gne de marcher dans les  
 » routes communes, & s'é-  
 » gare d'ordinaire dans celles  
 » qu'il se fait. Celui-là, dans  
 » un chemin plus battu, ne  
 » perdant jamais de vûe le  
 » terme où il doit arriver ,  
 » cherche seulement à écar-

» ter de ses pas tout ce qui  
 » pourroit l'empêcher d'y at-  
 » teindre. »

Voilà , Monsieur , quel-  
 ques-unes des idées qui font  
 la matière de cette conversa-  
 tion, & dont le Brachmane  
 ne fait pas seul les frais. No-  
 tre Européen y place de tems  
 en tems son mot, soit pour  
 s'éclaircir de plus en plus,  
 soit pour faire valoir celles  
 de nos maximes & de nos  
 idées qui méritent des éloges.  
 Mais, pour entrer dans quel-  
 ques détails, je réduirai à six  
 points capitaux l'entretien  
 de ces deux Philosophes : la  
 Religion, le Commerce, la  
 Guerre, la Finance, la Ju-  
 stice & la Police.

[236]

La Religion des *Dumocaliens* est précisément la même que la nôtre, quant à la morale. Il ne leur manque, pour être Chrétiens, que d'embrasser notre foi, & de croire à nos mystères. Notre Voyageur eût bien voulu convertir le Brachmane. Mais, peu fait à dogmatiser, il crut devoir renoncer à lui inculquer des vérités que Dieu seul peut persuader. Ce qu'on doit envier à ce Royaume, est l'heureuse harmonie qui regne constamment entre les deux Jurisdictions Temporelle & Spirituelle.

A l'égard du Commerce, tel que nous le pratiquons,

[237]

les habitans de *Dumocala* ne le connoissent pas. Aucun d'eux ne quitte son pays par l'amour du gain. Assez riches du produit de leurs terres & du fruit de leur travail, ils restent tranquillement attachés où la Providence les a fait naître; &, s'ils trafiquent, ce n'est qu'avec les autres peuples de leur Continent.

Les *Dumocaliens* ne font jamais la guerre pour leurs propres intérêts. Leur supériorité les met à l'abri de toute insulte, & ils ne prennent les armes que pour les faire poser à leurs voisins, qui, moins tranquilles entre eux,

& de forces à peu près égales, se méfient les uns des autres, & s'attaquent souvent. Le Roi de *Dumocala* est toujours pris pour l'arbitre de leurs querelles; il trouve plus de gloire à les terminer qu'à profiter de l'épuisement de ces peuples, pour étendre les bornes de son Empire. L'entretien de son armée n'est point onéreuse à l'Etat. On exige des taxes modiques tous les ans pour les frais de la Guerre, même en tems de paix. Ces taxes une fois payées, on ne demande rien de nouveau. Dès que la sérénité commence à regner chez les peuples voisins & qu'elle

paroît durable, on ne conserve sur pied que la moitié des Troupes : l'autre moitié est renvoyée dans les campagnes, où ses travaux lui tiennent lieu de paye, en attendant qu'on la rappelle aux armes, qu'elle n'a quittées que pour un tems. Les Officiers qui commandoient ces Troupes sont renvoyés de même, & jouissent de la demi-paye. Mais, dira-t-on, que devient le reste de l'argent que les Soldats réformés consommoient? Cet argent est remis à des Villes marchandes, qui le faisant circuler dans le commerce, l'employent à leur profit moyen-



nant un intérêt toujours fixé à trois pour cent qu'elles sont obligées de payer. Ainsi, tant que la paix subsiste dans l'Isle, les sommes destinées à la Guerre augmentent insensiblement ; & cette augmentation empêche qu'on n'impose des tributs extraordinaires.

L'ordre établi dans les Finances de *Dumocala* consiste principalement en trois choses. La première à les régler proportionnellement & sans injustice ; la seconde à les recevoir sans altération & sans mécompte ; la troisième à les ménager de manière que la dépense n'en excède jamais le produit. Pour ne parler que  
du

du second article, on lève les contributions dans cette Isle » sans le ministère d'aucun de » ces Receveurs, de ces Trésoriers, de ces Officiers ; » gens toujours aussi affamés » qu'inutiles, qui ne savent » puiser dans les sources que » pour les étancher ; & qui, » sous prétexte d'enrichir le » Prince, ne l'oppriment pas » moins par leurs rapines que » les peuples qu'ils ruinent » par leurs vexations. »

La manière dont la Justice est administrée chez les *Dumocaliens*, ne mérite pas moins d'éloges. Les Charges de Magistrature n'y sont point à l'encan ; elles sont au

concours, & le mérite seul peut y prétendre. Ce ne sont pas les plaideurs qui payent leurs Juges; c'est le Souverain qui les gage & les entretient. Leur nombre est fixé dans chaque Tribunal; la multiplicité des Juges ne servant qu'à mettre de la confusion dans les opinions, & qu'à prolonger les affaires.

Quant à la Police, il y a dans chaque Province une espèce de Régence, composée de quatre personnes de la Province même. » Ces quatre personnes forment un » Conseil, auquel préside un » Intendant, homme de confiance. . . . Chacun de ces

» Conseillers a son département. L'un a soin de ce qui » concerne le Militaire de la » Province; l'autre a l'inspection sur la Finance; celui-là veille sur l'administration de la Justice, & le dernier doit s'informer exactement de tout ce qui regarde » la Police. . . . Ces Conseillers relèvent de quatre Ministres qui ne quittent jamais la personne du Roi, » & qui ont chacun la direction générale d'un des » quatre Départemens dont » nous avons parlé. Ces Ministres composent le Conseil Suprême du Souverain. » C'est à eux que les Con-

» feillers envoient régulièrement  
 » ment du fond de chaque  
 » Province les Mémoires  
 » qu'ils ont dressés sur ce qui  
 » se passe, qui a rapport à  
 » leur inspection ; & sur ces  
 » Mémoires le Conseil déci-  
 » de & fait expédier sur le  
 » champ les ordres nécessai-  
 » res. Ainsi le Roi peut voir  
 » tous les jours, sans la moin-  
 » dre confusion, l'état actuel  
 » de son Royaume. » Cet or-  
 dre, Monsieur, ne vous pa-  
 roît-il pas merveilleux, &  
 quel ami de l'humanité ne  
 souhaiteroit pas que tous les  
 Etats fussent gouvernés avec  
 autant de sagesse & de pru-  
 dence ?

L'Auteur a placé à la suite  
 de son *Entretien* une *Réponse*  
 à la *Lettre d'un Ami*. Il avoit  
 fait part de son Ouvrage à cet  
 Ami, qui lui avoit envoyé  
 des Observations fort sages.  
 Ces Remarques ont donné  
 lieu à cette *Réponse*, où l'on  
 met dans un plus grand jour  
 quelques idées contenues  
 dans la Relation du Voya-  
 geur Européen. Par exemple,  
 au sujet du Magasin de bled,  
 il dit qu'il falloit qu'un pareil  
 établissement fût aussi ancien  
 que le Village même ; car les  
 champs une fois partagés, il  
 n'eût plus été possible d'en  
 distraire le terrain qui devoit  
 servir de ressource au Public



dans un tems de disette. C'est  
 précisément l'inconvenient  
 qui se trouve parmi nous.  
 Mais l'Auteur y remédie par  
 un moyen qui me paroît bien  
 simple. Ce seroit d'engager  
 chacun de ceux qui possèdent  
 des terres dans un district de  
 donner tous les ans la centième  
 partie de leur récolte, qui  
 seroit mise en réserve dans un  
 Magasin public. » Une retri-  
 » bution si modique ne seroit  
 » à charge à personne & de-  
 » viendroit considérable par  
 » le grand nombre de ceux  
 » de qui on l'exigeroit. Le  
 » plus pauvre ne pourroit re-  
 » fuser cette petite portion de  
 » grains, puisqu'il la retrou-

» veroit dans son besoin, peut-  
 » être plus sûrement que s'il  
 » l'eût gardée chez lui pour  
 » son usage. Ce n'est pas mê-  
 » me sur ce centième seul qu'il  
 » pourroit compter; il auroit  
 » part à celui des autres. »  
 Cet établissement est si aisé  
 qu'on est surpris qu'aucune  
 Communauté ne songe à  
 l'exécuter.

L'Auteur s'exprime avec  
 beaucoup de force & d'éner-  
 gie au sujet de l'usage où sont  
 les *Dumocaliens* de ne point  
 sortir de leur Isle. » Il est bien  
 » certain, dit-il, que les Peu-  
 » ples se gâtent mutuellement  
 » par le commerce qui les fait  
 » communiquer les uns avec

» les autres. Nous pouvons  
 » en juger par notre liaison  
 » actuelle avec nos voisins.  
 » De ces Royaumes, où nous  
 » sommes dans l'habitude de  
 » répandre la frivolité de nos  
 » modes, qu'avons-nous rap-  
 » porté jusqu'à présent que  
 » des problèmes hardis sur la  
 » Religion, des doutes bizar-  
 » res sur les devoirs de l'hom-  
 » me, des paradoxes inju-  
 » rieux à l'autorité des Rois,  
 » un mépris indécent pour  
 » les bienféances, une fune-  
 » ste indifférence pour la pa-  
 » trie, pour la société, pour  
 » la vie même; qu'une Philo-  
 » sophie enfin, qui ne fait  
 » tout dépendre des seuls res-

» sorts de la nature que parce  
 » qu'elle ne les connoît pas,  
 » & qui ne se vante de les  
 » connoître que pour autori-  
 » ser les passions, & leur per-  
 » mettre indifféremment tout  
 » ce qui peut les satisfaire. »

C'est ainsi que l'Auteur op-  
 pose nos mœurs à celles des  
*Dumocaliens*, & que résumant  
 dans sa *Réponse* tout ce qu'il  
 a dit dans sa Relation, il ap-  
 plique les principes de ces  
 Peuples à nos Gouverne-  
 mens, & fait voir que nous  
 serions trop heureux de les  
 adopter. Otez le voyage de  
 l'Européen & son entretien  
 avec l'Insulaire, il n'y a plus  
 ici de fiction. C'est un recueil

de vérités utiles ; c'est une critique judicieuse des défauts qui se trouvent dans la constitution des Etats de l'Europe ; c'est un modèle de Gouvernement , & un modèle qu'on peut imiter ; c'est l'école des Peuples & des Rois. Si c'étoit un particulier qui eût fait cet ouvrage , il seroit digne que les Rois le prissent pour leur Ministre. Si c'étoit un Souverain , il mériteroit d'être placé sur le trône de l'Univers.

F I N.



mf-

L  
8109



67

01

100

125

126

130

140

147

148



